

MEMOIRES DES CAHIERS ETHNOLOGIQUES
N°9

Université Victor Ségalen



Christian MÉRIOT

GUERRE ET VIOLENCE : *les fascinations esthétiques*

- Commissaire d'exposition, concepteur et réalisateur : Professeur Christian MÉRIOT
- Traitement de texte : M^{me} Najat MAYET
- Recherche documentaire: M. Anthony MAHIEU

Le Musée d'ethnographie de l'Université Victor Ségalen Bordeaux II est particulièrement reconnaissant aux personnes et institutions suivantes pour leur aide et leurs prêts :

Mr AUDY Laurent - PAINTBALL SHOP (rue Fondaudège à Bordeaux)
Mr le Lieutenant Colonel BENOIT - Service Historique de l'Armée de Terre - Vincennes
Mme de BOSSON et le Musée des Beaux-Arts
Mme BUSSAC et le Musée d'Angoulême
Mr le Colonel CHEMIN et le Musée militaire de Bordeaux
Mme CLIN et le Musée d'Histoire de la Médecine - Paris
Mmes du PASQUIER, de REIGNAC et le Musée des Arts Décoratifs
Mr DUPUY Francis
Mr le Médecin Chef FERRANDIS, Musée du Service de Santé au Val de Grâce, Paris
Mr FLEURY
Mr LUCAS, Mr TOBIE et la D.R.A.C Bordeaux
Mme du MESNIL, Mr RENIE et le Musée Goupil de Bordeaux
Mr PAGET, Mr PERRIER (Club maquette 33)
Mr PARFONDRIY Romain
Mme ORGOGOZO, Mr ROUSSOT et le Musée d'Aquitaine
Mmes PETRACINI, SALMON et le Musée des Beaux-Arts de Nancy
Mr le Commandant RENAUD (Musique de l'Armée de l'Air, Mérignac)
Mr RENIE et le Musée Goupil
Mme RIVALLAIN et le Musée de l'Homme
Mr le Général Hugues SILVESTRE de SACY, Mme le Lieutenant-Colonel LAGOUARDE et le Service Historique de l'Armée de l'Air - Vincennes
Mme TERRAIL
Mr le Colonel THIEBLEMONT
Mr le Professeur VANDERMERSCH - Université Bordeaux I
Mr VIAUT (C.N.R.S)
ULTIMA MULTIMEDIA (rue Sainte-Catherine à Bordeaux)

Crédit photos :

Agence France-Presse (Mme WETZEL)
Benetton France
BONTE Pierre
ECPA Fort d'Ivry
Centre de Documentation Juive Contemporaine - Paris
Mairie d'Orléans (Mme DARIUS-LEDUN)
Musée Goupil
Service historique de l'Armée de l'Air (Mr LORANT)
Service historique de l'Armée de Terre (Mr LINSOLAS)
Photothèque du Musée de l'Homme
Musée de l'Affiche
Agence photographique Roger VIOLET (Mme SALAÜN)
SIRPA Air

SOMMAIRE

•	I	Muséographie, Esthétique, Guerre et Violence	page	5
•	II	Force et Beauté	page	11
•	III	A chaque guerre ses beautés	page	18
•	IV	De la guerre comme spectacle	page	24
•	V	De la publicité ou de l'usage éthique de la réalité et de la fiction	page	35
•	VI	Des ambiguïtés pratiques des fictions esthétisantes: du virtuel ludique au réel politique	page	37
•	VII	De la figuration de l'ennemi	page	45
•	VIII	Des tenants et aboutissants d'une exposition sur l'esthétique de la violence	page	54

A mon grand-père parti en août 1914
" ramener la tête de Guillaume " pour
celle qui quelques jours après n'était plus
que sa veuve et à son fils, orphelin, qui
vécut les *Grandeurs et Servitudes* de
Vigny de façon aérienne.

"La guerre est une forme de rapports humains (...). Il vaudrait mieux la comparer plutôt qu'à un art quelconque, au commerce, qui est aussi un conflit d'intérêts et d'activités humaines ; elle ressemble encore plus à la politique, qui peut être considérée à son tour, du moins en partie comme une sorte de commerce sur une grande échelle. De plus, la politique est la matrice dans laquelle la guerre se développe... ". (...). La guerre est donc un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté "

CLAUSEWITZ

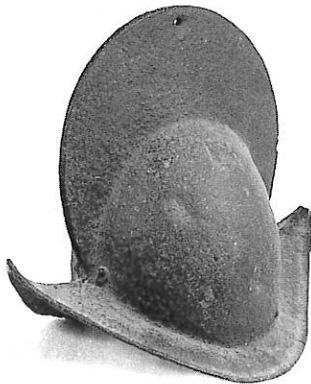
I

MUSÉOGRAPHIE, ESTHÉTIQUE, GUERRE ET VIOLENCE

Qu'on ne se méprenne pas, il ne s'agit pas d'une simple exposition sur la guerre et la violence, que ce soit pour les encenser ou pour les dénoncer. Notre propos n'est pas militant au premier degré. Il se veut seulement scientifique dans la mesure où l'anthropologie peut l'être. Dans ce cadre, nous entendons décrire ce qui se passe autour de la violence et de la guerre et le mode de production de tout ce qui les accompagne.



Mussolini et son état-major au pas de parade (Crapouillot La guerre Tome II)



Morion de piquier (France XVII^e siècle)
(Musée des Arts Décoratifs, Bordeaux)

A chaque forme de violence ou d'activité guerrière à laquelle on se trouve confronté : guerre tribale, impérialiste, violence terroriste ou de banlieue, nous trouvons accolée la présence de la beauté - illusoire ou réelle, cela est un autre problème qui dépasse notre niveau de saisie simplement idéologique -. Nous trouvons par exemple tout un système esthétique fonctionnant à travers des uniformes, des parades, des chants, des musiques, des peintures et des sculptures, des récits, des présences mythiques et religieuses, des stigmatisations physiques, morales ou ethniques.

Tout se passe comme si la guerre et la violence, non contentes de mobiliser nos corps et nos activités matérielles, mobilisent aussi nos affectivités, nos pensées en trouvant dans la beauté, ou ce qui en tient lieu dans le cadre d'un "*politiquement correct* ", de quoi les justifier, les légitimer en suscitant et en rassasiant notre goût pour le grandiose, le grandiloquent, ou en développant un certain romantisme de la violence conçue comme le dernier chic, la suprême élégance.

Les hommes et les civilisations ont besoin de se sentir capables de dépassement, de transcendance, si possible dans un fort sentiment d'appartenance communautaire où ils puisent enivrement et fierté, fut-ce dans la mégalomanie. Ce que la Cité propose comme beau devient alors outil de manipulations en ce sens qu'elle positive ce qui peut être absolument négatif, si on en juge



Armet de sapeur (France XVII^e siècle)
(Musée des Arts Décoratifs, Bordeaux)

d'un œil serein. Qui ne voudrait être du côté de ceux qui sont beaux et généreux et ne voudrait s'engager contre tous ceux qui apparaissent, à tort ou à raison, comme laids et méchants. On comprend comment alors la beauté permet une première classification provisoirement utile, comme toute classification, et en dehors de toute réflexion morale, pour pouvoir vivre sa vie avec des repères "*bien*" construits. Il y a nous, les nôtres, et les autres. Si nous devons être cruels, nous nous employons au sens pascalien à nous en divertir précisément par les considérables ressources idéologiques de l'embellissement. Un peloton

d'exécution obéissant aux ordres d'un officier, sabre au clair, n'a rien à voir, semble-t-il avec le crime d'un rôdeur, bien qu'il y ait en fait mort d'homme dans les deux cas. Tout est dans la manière...

Cet alibi de la beauté est si prégnant que cette dernière, en nous fascinant, risque souvent d'obnubiler en nous d'autres zones de l'humaine condition.

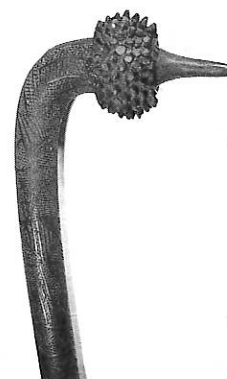
Des fonctions sociales de l'esthétique

Pour nous permettre de sentir, de penser et d'agir dans le monde, nous disposons d'un certain nombre d'outils grâce auxquels nous nous y frayons un chemin. Ces outils plus ou moins adaptés à nos diverses situations concrètes font l'objet d'affinement au cours des âges et constituent une part importante de la culture transmise. Ces outils peuvent être relatifs aux couleurs, au sexe, à l'argent, aux convenances, aux orisons, à la politique, à la nourriture...

Dans ce cadre, nos conceptions du beau et du laid, bref nos conceptions esthétiques issues du frottement social, fonctionnent comme des signaux d'identification nous permettant d'opérer des distinctions sociales entre *nous* et *eux*, *ici* et *là*, *jadis* et *maintenant*. Sans l'aide de ces signaux "esthétiques" notre vie quotidienne serait pleine d'embarras, même si d'un autre point de vue, on peut les considérer parfois comme abusivement erronnés ou impérialistes. C'est ainsi que les décorations architecturales nous renseignent sur l'époque de construction d'une maison, que nous distinguons du premier coup d'oeil un agent de police d'un C.R.S., d'un simple garde-champêtre, d'un veilleur de parking ou d'un gardien de banque. Nos habits nous identifient socialement autant que nos manières sociales, de parler, de manger, de nous comporter avec les autres et contribuent à définir nos qualités y compris celles de nos temporalités : sommes-nous en service à l'Université, en mission de recherches sur le "terrain", en repos le soir chez nous ou en train de nous occuper de notre jardin. Nos parures aussi dérisoires puissent-elles paraître à un oeil philosophique et universaliste servent néanmoins à réguler et à organiser le monde et notre monde. Si nous ne les avons pas à notre disposition, nous serions en quelque sorte muets et sourds, nos codes de communication linguistique seraient handicapés, tout comme nous le



Casse tête (Iles Marquises)
(Musée d'Ethnographie Victor Ségalen)



Casse tête des Iles Fidji (Mélanesie)
(Musée d'Ethnographie Victor Ségalen)

serions si face à une photo montrant des panneaux de signalisation , nous ne pouvions dire si nous sommes à Bordeaux, à Saint Petersburg ou à Madrid. De plus, ces signes consonnent et nous pourrions à bon droit être décontenancés si sur une telle photo un *bobby* se tenait près de la Tour Eiffel avec un panneau signalétique écrit en arabe : il nous faudrait renoncer à toute compréhension, sauf à reconsidérer le système entier de codification.

En ce qui concerne l'esthétique, le langage qui en découle est surtout celui, primordial des émotions et des sentiments. Combien plus convaincantes seront les manifestations de notre amour si nous offrons à notre élue un beau bouquet, un beau foulard, un bon repas ou d'autres choses *belles* selon les prescriptions propres à telle ou telle culture. Se parfumer, se parer, s'habiller "*en dimanche*" ou pour "*sortir*" peut avoir du retentissement sur notre moral et notre physique.

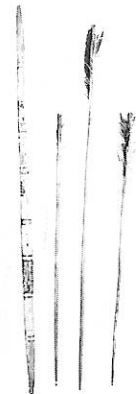
Nos emblèmes, nos drapeaux, peuvent alors en ce sens nous émouvoir, être pour nous plus significatifs que ceux des autres qui -à tort ou à raison- nous paraîtront moins séduisants. La *stigmatisation* ethnocentrique est en un sens "*naturelle*": on n'aime que ce à quoi on est habitué et qu'on a intégré à notre perception du monde. Ceux qui bénéficient d'un profil grec auront tendance à considérer les nez crochus ou épatés comme moins beaux et même comme attestant de qualités morales moins honorables que les leurs. Les femmes sont habiles à distinguer celles des leurs qui savent se maquiller avec distinction; une équipe de rugby ou une chambrée de bidasses savent dénoncer leurs camarades aux allures trop efféminées, les collégiens leurs copains aux habits non "*branchés*", démodés.

L'esthétique participant, de manière opposée, à la fois de l'ordre et du désordre, autorisant le laxisme des sentiments comme leur rétention dans un scrupuleux quant-à-soi régulateur, explique que nous puissions nous mobiliser pour une cause au point de lui offrir notre vie comme si par son biais les enjeux en étaient renforcés.

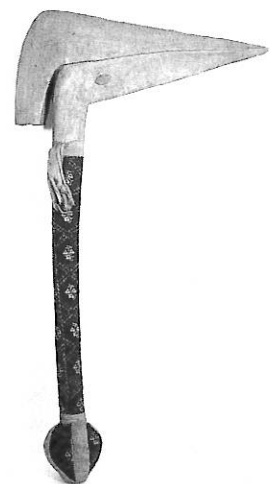
Des musées et des armes

Les Musées d'Ethnographie -mais pas seulement eux- sont si remplis d'armes en tous genres que nous pourrions en équiper de nombreuses escouades. En effet, les collecteurs de l'époque coloniale -militaires en service, missionnaires, commis de marchands ou des compagnies maritimes, audacieux voyageurs- en découvrant le *sauvage*, l'autre, ne pouvaient qu'être fascinés par leurs armes au point de ne voir qu'elles et de se trouver confortés dans leur vision idéologique par ce témoignage de fait, accablant. Ces armes, il est vrai, casses-têtes, lances, javelots, poignards, épées, sont souvent belles et pourraient à ce titre figurer dans le Musée des Arts Primitifs auquel pense notre Président de la République. Non seulement nous les trouvons belles, mais c'est ce que devaient également éprouver ceux qui les utilisaient, comme on peut trouver belle une moto ou une automobile en dehors de toute référence fonctionnelle. Le simple constat de leur variété dans leurs formes et leurs décorations est fascinant à l'intérieur même d'une culture, même si c'est au sein d'un style esthétique commun.

La tentation objectivante serait alors un piège pour l'anthropologue



Flèches et arc en bambou
(Musée d'Ethnographie Victor Ségalen)

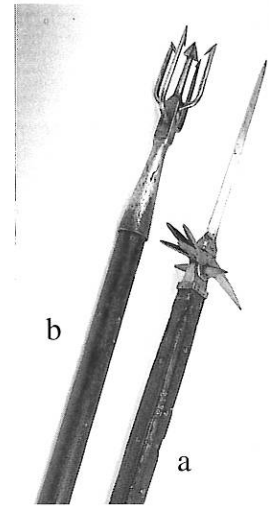


Casse-tête canaque à bec d'oiseau (Nouvelle-Calédonie).
(Musée d'Ethnographie Victor Ségalen)

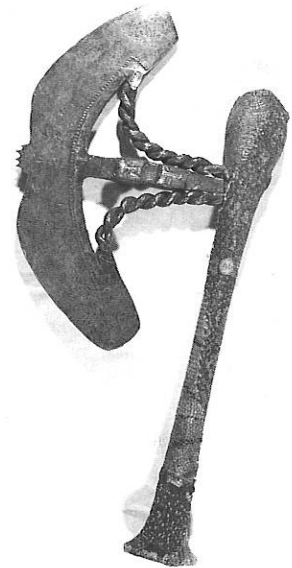
comme pour le muséologue si ces derniers se contentaient de les exhiber dans la délicatesse de leurs matériaux ou de leur exécution, à titre de réussite technologique, ou même comme symboles d'un statut ou expressions d'un genre spécifique d'activité : la mise à mort du gibier, de l'ennemi... Nous éviterions alors l'explication de notre fascination envers elles au moment même où nous déplorons que, bien que belles, elles n'en demeurent pas moins des armes. C'est toute l'ambiguïté de nos attitudes envers la guerre et la violence que nous voudrions contribuer à dévoiler dans cette exposition.

De la beauté de la guerre et de la violence

En dépit de cette fascination, nous sommes pourtant habitués dans notre contemporaine civilisation judéo-chrétienne -qui a vu et qui voit encore bien de troublants conflits de toutes sortes- à dissocier violence-guerre et beauté d'une façon un peu hypocrite. Pourtant cette dissociation est récente. Très longtemps, la guerre et la violence ont été portées au pinacle. Combien de sociétés où l'honneur d'un homme se mesurait, il n'y a pas si longtemps encore, à son appartenance au corps armé et à sa capacité à bien se conduire au combat, tout comme la valeur du souverain à ses talents de chef de guerre heureux et où l'identité collective s'affirmait au travers de ses participations à des réalisations guerrières. C'est à partir de ce genre de considérations que notre exposition est construite. Des moyens esthétiques sont mis en oeuvre de manière assez prononcée dans le monde de la violence et de l'expression de la force. Il y a une certaine beauté dans la manifestation de la force, tout comme l'exercice du pouvoir ne saurait se concevoir sans des *regalia* militaires ou policiers, même de simple parade. En effet, la plupart des belles armes ne sont pas destinées fonctionnellement à être utilisées comme armes. Mieux, plus une arme est belle, moins elle sert, moins elle est apte à servir, mais elle exprime de *par sa beauté* que son propriétaire ou son porteur peut employer la force si besoin est, tout comme les chiens montrent leurs dents ou les coqs rengorgent leurs jabots à titre d'avertissement. En ce sens, une épée rappelle qu'elle peut pourfendre, mais une belle épée implique qu'elle le peut encore mieux en renvoyant soit à la puissance du droit, soit à la puissance pure et nue, comme le képi ou le pistolet du gendarme qui interpelle. On en dirait de même des ballons aérostatiques des *Mirage* et des *Phantom*, avions dont les noms même renforcent ce type de constat, lors des défilés aériens "pacifiques" agrémentés parfois de lâchers de fumée nationale. En fonction de la perméabilité des valeurs, ce qui est beau ne peut être totalement mauvais... Ceci peut aller d'ailleurs jusqu'à la totale banalisation des armes comme on peut le voir dans certains pays où une arme fait partie de l'habillement quotidien de chaque homme adulte comme le port hautement symbolique de la *jambiya*, poignard recourbé du Yémen qu'on glisse sur le devant de sa ceinture. Elle y symbolise les droits juridiques et l'honneur de son détenteur dans un sens un peu



a) Marteau de Lucerne. (Suisse XVI^e)
 b) Boute-feu (France XVII^e).
 (Musée des Arts Décoratifs, Bordeaux)



Hache Songyé (Zaïre). (Musée d'Angoulême)

comparable, bien que plus pacifique, à ce qui se passe au U.S.A où chaque citoyen peut se vouloir armé pour manifester sa respectabilité et son inviolabilité...

De la violence légale

La guerre contre les autres, la guerre civile contre les siens se "légitiment" en partie grâce au développement de l'esthétique. Un uniforme de général est plus beau que celui d'un officier subalterne et encore plus que celui d'un homme du rang. Mieux qu'eux, il représente le pouvoir républicain ou royal qu'à ce titre, il faut respecter comme on respecterait Marianne ou le Prince. Ce n'est d'ailleurs pas par hasard si la Cour codifiait avec tant de soins le détail des convenances vestimentaires : seul le souverain avait droit à telle plumasserie sur son chapeau, à telle couleur, à telle forme ou à telle dimension de ses souliers et *tutti quanti*. On se rappelle ce qui arriva à Guillaume Tell pour n'avoir pas voulu saluer le chapeau de son gouverneur qui, même en l'absence de ce dernier, l'incarnait. Plus on dispose d'une belle décoration ou plus simplement d'un beau costume, plus on montre son aptitude -naturalisée- à utiliser, le cas échéant, sa force que, comme l'a dit un grand stratège, il est préférable de montrer précisément pour ne pas avoir à s'en servir : ainsi de la cape rouge de Bournazel, ou des six galons que le général Lyautey avait préféré coudre sur son uniforme plutôt que les deux simples modestes étoiles auxquelles sa promotion l'autorisait pour mieux impressionner son entourage indigène.

Certes, cet aspect tend à s'atténuer dans nos démocraties mais des exemples récents pourraient très bien nous montrer l'usage qu'en ont fait des tyrans, dominant leur propre population ou des dictateurs, défenseurs d'une politique impérialiste. Les uns et les autres ont précisément développé des somptueuses parades stylisées, avec parfois d'incroyables uniformes d'opérette pour bien indiquer sans ambiguïté, là aussi, de quel côté se situait la force qu'on voulait ainsi légitimer. Il en va de même quant à la nécessité de distinguer, autrefois plus que maintenant peut-être, le policier ou le militaire, rempli de la morgue de ceux qui partagent le pouvoir et peuvent utiliser le haut du pavé, du simple pékin de civil.

Si des potentats entraînent leurs populations dans un conflit armé, toujours redouté aux yeux de ces dernières, il importe alors que les premiers neutralisent les éventuels mouvements de contestation en renforçant de diverses manières esthétiques, les expressions de la force brute : ainsi peuvent-ils espérer forger de forts sentiments d'unanimité dans le sens choisi. Qu'il est bon de marcher au pas cadencé sous les bannières déployées, au rythme des tambours ou des fifres en s'estimant peut-être, de surcroît, les élus de Dieu : "*Gott mitt uns* ", "*Demain à Jérusalem* " ou "*Point de vainqueur hormis Allah* " comme le proclame l'étendard blanc des Califes almohades.

En effet, le fin du fin réside dans l'habileté des possesseurs de force à faire accepter ou à montrer les violences potentielles ou réelles de leur force, non plus comme menaçantes mais comme *légitimes* et en fin de compte comme sécurisantes. Montrer ses armes à l'occasion de défilés, de manoeuvres ou de plan vigipirate est un bon moyen pour la communauté sociale d'éprouver, à l'occasion d'une expérience "esthétique" partagée, un bien commun relatif à des marques identitaires positivées. En outre, dans un monde souvent terne et inintéressant, faute de véritable créativité, l'exercice de la violence stimule des sensations intenses qui peuvent donner le sentiment enfin de vivre et d'exister jusque dans le danger de mort que l'acteur accepte et intègre. "*Mourir pour la patrie, c'est le sort le plus beau* ", d'autant qu'il ne s'agit plus de violence criminelle individuelle mais d'une violence organisée, rationalisée, dont la responsabilité est

partagée au plus haut et au plus large niveau. On connaît la Convention de Genève selon laquelle un homme en uniforme n'est pas responsable des violences qu'il peut commettre, tant du moins que celles-ci restent dans le cadre de la normalité admise, normalité qui peut varier selon les moments de l'histoire comme on l'a vu avec l'épineuse question de la définition des crimes de guerre contre l'humanité.... Participer à une guerre en civil, c'est s'exposer à être jugé et condamné à titre *individuel* par l'adversaire, on est alors un terroriste ou un anarchiste, apôtre de la guerre sociale, ce qui n'est pas de jeu....

Bien qu'à l'issue de la deuxième guerre mondiale, ces aspects esthétiques de l'appareil de la force militaire aient été en grande partie démasqués et discrédités, il n'en reste pas moins, selon les milieux et les circonstances, que le système fonctionne encore assez bien. En tous cas, dans les sociétés traditionnelles d'hier et d'aujourd'hui, on trouve presque à l'état pur les marques esthétiques et symboliques propres à distinguer ceux qui ont le droit de se manifester sous ces formes au nom du Pouvoir ou de l'État. A cet égard, on observe entre un chef africain traditionnel et un héros militaire occidental contemporain, en dépit de différences culturelles, un étonnant parallélisme quant à l'usage des uniformes et des armes cérémonielles saisis comme autant d'indicateurs de leur force et de leur valeur.



Chef ashanti (Ghana). (Musée de l'Homme)



Lieutenant-Colonel Bigeard décoré par le Président Coty
(14 juillet 1956) (Cliché Viollet)

II

FORCE ET BEAUTÉ



Menjaud A. : Le Duc d'Angoulême arme chevalier de St Louis un officier blessé à l'attaque du pont de la Drome. (Musée des Beaux Arts, Bordeaux)

L'esthétique comme principe d'ordre

L'emploi de la violence, les actes de guerre s'exposent à susciter en retour des actes comparables dont l'issue est toujours hasardeuse. Pour contrer les effets du hasard et s'assurer que les décisions prises soient comprises et exécutées sans délai, il importe que tous les acteurs connaissent bien leur rôle et reconnaissent facilement leur metteur en scène. A cet effet les uniformes, et les marques extérieures doivent indiquer sans ambiguïté la place de chacun dans la hiérarchie sociale et ses fonctions, du simple soldat au général en chef, du grenadier voltigeur au pilote embarqué en passant par l'artilleur ou l'homme du génie. Les uniformes par leur valeur, leur symbole, leurs insignes, leurs différentes marques, rappellent qui a *droit* d'employer telle ou telle forme de violence, leurs unités de rattachement pour que chacun sache qui est qui et son rang dans la mêlée. Un dragon n'est pas un hussard, un para ou un marsouin n'est pas un simple pousse-caillou. Cette différenciation qui utilise le biais de l'esthétique forge et entretient à côté d'autres différenciations esthétiques comme les récits mythiques dont

nous parlerons un peu plus loin, un fort sentiment d'appartenance, de solidarité et de loyauté (*A moi, la Légion!*), le sentiment de corps, d'avoir été choisi, éduqué et d'être devenu le meilleur dans son genre.

L'arme comme force magique

L'homme reste toujours un artisan qui s'identifie plus ou moins à ses outils qui prolongent son corps et son esprit. Ces outils qui structurent des sentiments et des conduites aussi bien dans le monde traditionnel -on ne prête pas ses outils, ils accompagnent toute une vie de travail et l'expriment- que dans le monde symbolique -les clés de St Pierre ou l'équerre des Francs- Maçons- et moderne -ma voiture : "ma deuxième peau", avec ou sans chauffeur, avec ou sans téléphone, ma villa de vacances à la mer ou à la montagne, mes habits professionnels (la robe du professeur



Prise d'armes : Force, ordre et beauté... (collection privée)



Epée d'apparat - Fusée en porcelaine de Saxe. Panneau, garde, guilhon en bronze doré - Fourreau en galuchat (France, XVIIIème).
(Musée des Arts Décoratifs, Bordeaux)

Epée courte, guillon recourbés contre-garde gravée d'une tête de guerrier casqué.
(Musée des Arts Décoratifs, Bordeaux)



Pistolet à silex surdécoré à l'orientale avec incrustations de corail.
(Musée des Arts Décoratifs, Bordeaux)



Epée du Roi Arthur. Quand le roi Uterpandragon mourut sans successeur, on décida d'attendre un signe de Dieu pour désigner le nouveau souverain. Les grands vassaux assemblés ayant découvert devant leur cathédrale une épée enfoncée dans une enclume et un rocher ou un perron tentèrent en vain de s'en saisir. Seul Arthur par un concours particulier de circonstances, y parvint sans difficulté. Ce n'est qu'une fois roi qu'il eût à user d'une autre épée *Caledwich*, i.e., *Excalibur*, prêtée par une mystérieuse Dame du lac venue de l'Autre Monde. Quand Arthur mourut sans héritier, il la jeta dans le lac d'où une main sortit pour la recueillir. (in A. Berthelot : *Arthur et la Table Ronde*, Découvertes Gallimard)



d'Université en Lettres n'est pas celle du professeur de Médecine et encore moins celle du Recteur)- nous identifient et nous distinguent.

Dans cette perspective les armes sont peut-être la part la plus personnelle que les hommes aient jamais exprimé. Exigeant pour leur maniement un grand empire sur soi et les autres, elles ne doivent pas seulement être efficaces d'un point de vue technique mais receler une force immanente, spirituelle si l'on veut, bref du *mana*, d'où la nécessité de bénédictions religieuses des armes, des avions, des drapeaux. On rapporte que tel fanion de général recelait dans ses coutures des scapulaires de protection placés par les bons soins de son épouse, à l'insu ou non de l'intéressé.

La littérature nous renseigne sur les armes des héros célèbres dont certaines sont si individualisées qu'elles ont reçu un nom, sans oublier notre *Rosalie* nationale et ses soeurs. L'épée du roi Arthur, *Excalibur*, provenait d'un don divin tout comme était magique le marteau du dieu norrois Thor. Il en était de même des épées de Charlemagne (*Joyeuse*) et de Roland (*Durandal*), d'Olivier (*Hauteclaire*), de Turpin (*Almace*) dans la *Chanson de Roland*. L'épée du Prince Vaillant, héros de bande dessinée a un pouvoir surnaturel. Dans les Sagas, nombreuses sont les épées célèbres par leur nom. : *Grasida* dont le nom évoque la couleur (grise) attribuée conventionnellement au fer (Sturlunga Saga) est l'épée de Gisli *Sursson* transmise de génération en génération (Saga du même nom) : un sorcier avait présidé à sa fabrication, celle de Skuta Fluga (*la mouche*) (Saga de Columr le meurtrier). Dans la Saga de Hervör et du roi Heidrekr, une épée

Couteau de jet. Ce type de couteau multiforme produit au Zaïre et en Afrique Centrale ne semble pas avoir été d'un usage fonctionnel. Il possède toujours une force magique. On le plante en terre pour préserver les récoltes. On peut le lancer en guise de défi mortel suite à une injustice, comme le gant des chevaliers. C'était surtout une monnaie d'échange entre les groupes, en particulier pour les mariages. (Musée d'Ethnographie Victor Ségalen)



Paire de sabres de samouraï (Musée d'Ethnographie de Genève)
Le processus de fabrication exigeait de suivre un rituel scrupuleux conditionnant l'état mental des forgerons et chaque détail du sabre. On ne gardait que les lames irréprochables, ce qui explique la très petite quantité d'armes produites.

Carquois de samouraï (Musée d'Ethnographie Victor Ségalen)

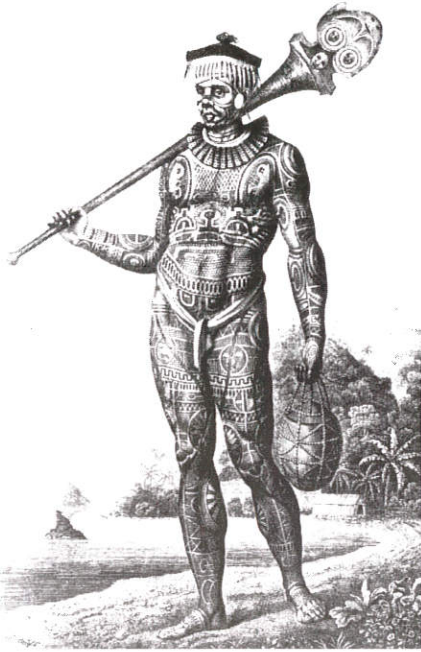


Tyrfinga est le personnage central. Dans la Saga des Chefs du Val-au-Loir, Hrafn et ses fils possédaient *Aettartangi* (la pointe du clan). La Saga des gens du Val-au-Saumon rapporte à propos de l'épée *Sköfnungr*, appartenant au roi Hrolfr Kraki, que : *"Cette épée est de telle nature que le soleil ne doit pas briller sur ses gardes et qu'il ne faut pas la dégainer en présence des femmes. Si quelqu'un reçoit une blessure de cette épée, cette blessure ne peut guérir à moins qu'on ne passe dessus la pierre guérissante qui va avec l'épée"*. On donne des noms particuliers doués d'un pouvoir "d'animation" aux avions -"le vieux Charles" de Guynemer -aux tanks, aux régiments, aux sous-marins (*Le Redoutable*) ou même aux fortins : on se souvient de *"Béatrice"* à Diên Biên Phu.

Dans nos cultures, la croix était le symbole le plus employé et il n'est pas anodin de remarquer que souvent avant l'attaque, on brandissait son épée par sa lame qui offrait ainsi l'apparence d'une croix. La croix, plus qu'un symbole devient alors une arme authentique : *"Par ce signe, tu vaincras"*. Il est plaisant d'ailleurs de constater que ce fort symbole ne fut pas seulement employé contre les Infidèles mais aussi contre d'autres Chrétiens dont les formes théologiques avaient paru moins vraies ou moins fiables. *"Notre Dieu est notre rocher"* : il montre selon les nécessités de la guerre et de la politique que les Réformés, les Papistes ou les Albigeois avaient tort : *"Tuez les tous, Dieu reconnaîtra les siens"*.

L'instruction militaire de base cultive un tel sentiment magique de respect envers l'arme individuelle dont chaque "bidasse" est muni : il faut la nettoyer scrupuleusement, en connaître tous les détails mécaniques pour pouvoir la remonter et la démonter, même les yeux fermés, ne jamais l'abandonner ou la rendre intacte à l'ennemi sous peine de sanction. Son maniement est associé à des rituels et à des tabous (on peut la baiser, entrer en veillée avec elle lors des diverses initiations ou présentations). A la limite, on est à son arme, comme Diderot était à sa robe de chambre...La force destructrice qui y est incluse et la rend souveraine pour décider de la vie et de la mort n'est point étrangère à ce respect craintif puisqu'on retrouve ici le thème de nos rapports archaïques, et néanmoins toujours prégnants, à la mort et au sexe. A cet égard, d'un Mauser, d'un PM, d'un Lebel, d'un fusil-clairon, même sans décoration et seulement dans son emploi utilitaire se dégagent certaines formes primaires de beauté.

On peut d'ailleurs constater que les armes spécifiquement embellies sont peu pratiques d'un point de vue professionnel. On peut même dire que plus une arme est belle, moins elle est pratiquement utilisable. Mais elle permet alors de signifier le rang de son possesseur et son droit à commander aux autres. De même, dans un contexte un peu différent, ce n'est qu'après Sedan, quand l'équitation n'a plus servi à faire la guerre que l'Armée s'est réappropriée l'équitation savante dont elle est devenue le conservatoire avec le Cadre Noir de Saumur. L'équitation militaire a toujours oscillé entre une équitation de travail sous forme d'équitation de campagne et une équitation savante selon le principe : moins les cavaliers sont à la guerre, plus ils sont à la parade.



Il était courant en Polynésie de se tatouer l'ensemble du corps. Plus on vieillissait, plus le corps était décoré. Il s'agit ici d'un Marquisien avec sa massue. (extrait de O.H.v. Langsdorffs : *Bemerkungen auf einer Reise um die welt 1803-1807*). (Photothèque Musée de l'Homme)



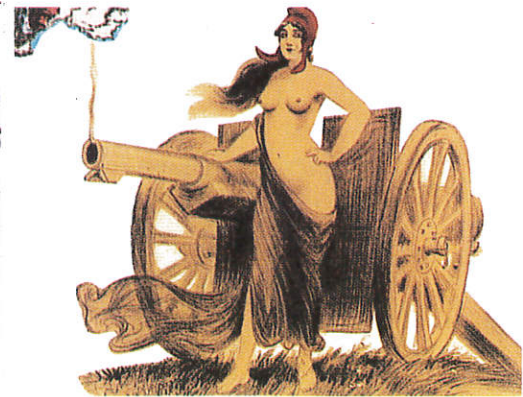
Armure de samouraï - Musée d'ethnographie de Genève.
La plupart des armures conservées vont du XVII au XIX^e. Les plus belles étaient réservées comme costume de cérémonie et ne servaient guère au combat bien qu'elles le pussent d'un point de vue fonctionnel. Le casque, la cuirasse, les épaulières et la jupe sont faits de multiples plaques de fer laquées et ajustées.

L'habit fait le moine

Le costume militaire peut comporter des éléments magiques rendant les guerriers invincibles. C'était l'un des intérêts des *finnferd*, ces voyages que les Vikings entreprenaient vers le nord, en Laponie, vers la terre des Sâme, réputés pour leurs tours de magie pour s'y faire confectionner des "capotes militaires" en peaux de renne invincibles, plus résistantes que les cottes de mailles (*Saga de St. Olav* § 193).

En dehors même de cet aspect, un habit militaire est toujours à même d'en imposer par son seul aspect. On pense ici bien sûr à l'habit du samouraï et à tous les harnachements des guerriers médiévaux sans oublier les divers *battle-dress*. Cet habit peut jouer d'ailleurs aussi bien sur le registre de l'effrayant que du séduisant comme dans le cas des dolmans des militaires, valseurs à Vienne. Ce qui importe, c'est qu'il puisse servir à identifier le militaire et à le séparer du reste de la population civile, tout comme l'habit du prêtre à l'époque de la Contre-Réforme était destiné à le séparer du monde profane. Se distinguer ainsi, contribue à renforcer sa propre image et à augmenter sa confiance en soi. Il suffira d'enlever à quelqu'un une partie de son uniforme pour le rendre à son néant, que l'on pense à Dreyfus dégradé, ses épauettes arrachées, son sabre brisé ou à ces colonnes d'ex-combattants que les autorités viet-minh avaient pris un malin plaisir à faire défiler pour les filmer, pour leur besoin de propagande, non plus en troupe, mais en troupeau sans grandeur particulière.

Porter le même habit crée une communauté fondée sur l'honneur, la solidarité et confère un sentiment d'invincibilité tant à l'acteur porteur de l'uniforme qu'à celui qui le regarde. Cette communauté d'ailleurs va de pair avec un système hiérarchique qui permet toutes les variations subtiles



↑ Marianne devant notre canon de 75 : comment ne pas vaincre avec une telle égérie républicaine dont la beauté sert au moral des troupes ? (Collection P. Bonte)

← *L'Horloge tous les soirs* : l'héroïsme reproductible au théâtre. (Musée de la Publicité)

d'effets capables de mobiliser le zèle du militaire pour sa promotion. Le sous-officier aux gants en basane aspire aux gants blancs de l'officier. C'est volontairement que, pour la revue du 14 Juillet, Bigeard défile en treillis les manches retroussées tandis que ses collègues des autres armes en grande tenue, plus académiques, sont gantés. Cette communauté exprime sa force dans la bonne organisation d'un défilé où les commandements sont impeccablement exécutés -tels que les rêvaient et les pratiquaient Pierre le Grand ou le grand Frédéric-, en même temps que sa spécificité : le pas du chasseur n'est pas celui du légionnaire, ni celui du para ou du bersagliere, les modèles prussiens diffèrent des modèles anglais.

La simple vue de l'uniforme peut faire sentir un état d'esprit, une détermination politique. Envoyer sur le terrain des Commandos para au béret rouge est d'une tout autre dimension que d'envoyer de simples bidasses au calot fantôme, de même le béret des Chasseurs alpins recèle d'autres vertus que celles du képi blanc du légionnaire. Pastureau, de son côté nous a aussi appris la valeur des couleurs dans les uniformes. Revêtir un uniforme c'est entrer dans un ordre et une mythologie gratifiants. Quand Superman ou Fantomas s'habillent dans leur costumes ils en deviennent plus forts. Les déguisements enfantins, en militaire ou en Zorro, visent aussi à paraître plus fort ou à être plus forts qu'on ne l'est à l'état " naturel ", l'état civil. C'est d'ailleurs pourquoi les déguisements sont interdits en dehors de certaines périodes : où irait-on si chacun pouvait s'habiller en général, en évêque, en Président de la République et pourtant la tentation en est grande si on en croit la chronique des faits divers journalistiques...

Les hommes en guerre ont besoin d'une livrée indicatrice de leur identité ; à quelle communauté et à qui appartiennent-ils ? Les chefs désireux d'être suivis dans leurs conflits par leurs compatriotes doivent justifier la qualité de l'opération. Ils peuvent utiliser divers arguments, économiques, politiques, familiaux, etc... et les condenser au fil du temps dans un signe qui peut devenir à lui seul, décontexté, le fondement de la fidélité au chef. Beaucoup d'objets se proposent comme de tels signes et parmi eux, de nos jours, le drapeau en est la marque communautaire la plus forte. Ce n'est pas sans raison qu'il est interdit, en France, de brûler officiellement un drapeau. Le cas est différent quand sur le point de se rendre on le brûle pour en cacher les cendres dans l'attente de jours meilleurs, cendres qu'on placera ensuite dans de véritables reliquaires. Il n'est point question ici seulement du nôtre : brûler le drapeau d'un autre pays, c'est offenser un Etat étranger et cette action est sanctionnée par le Code pénal, tout comme le fait d'utiliser la flamme du gaz symbolisant la tombe de Soldat Inconnu pour y faire cuire un oeuf comme on l'a vu il y a quelques années. Il est par contre de bonne guerre de chercher à s'emparer au cours des combats des drapeaux ou étendards ennemis et de protéger les siens par tous les moyens possibles.

Déjà sur le plus ancien drapeau découvert par les archéologues en Iran, daté de plus de cinq mille ans, se trouvait au sommet de sa hampe un aigle tout à fait comparable à celui de l'Allemagne ou des Etats-Unis. Les drapeaux, très tôt confondus avec les groupements tribaux, en utilisent les couleurs "totémiques" seules capables d'assurer la victoire et d'exprimer la bonne fortune du chef. En France, c'est semble-t-il la cape bleue de St Martin découverte dans sa tombe au IVème siècle qui signifia la toute puissance des Francs à Vouillé avec Clovis, vainqueur du wisigoth Alaric, de Charles Martel contre les Arabes à Narbonne. Ce symbole fut abandonné après la défaite de Poitiers en 1356 contre les

Superman, héros en quête permanente de vérité et de justice, inventé par Jerry Siegel à la fin des années 1930 a un nom à consonance juive *Kal-el* (Dieu) et sa mission répond au vieux concept religieux juif du *Tikkoun Olam* : la réparation des imperfections du monde. C'est une figure profondément ancrée dans la culture juive. Contraint de fuir sa planète natale, il vit comme un terrien bourgeois quand il ne redresse pas les torts. Selon Daniel Schiffrin (responsable de la Fondation Nationale Américaine pour la culture juive) "sous ces traits si longtemps attribués aux Juifs de la Diaspora se cache l'antique combattant hébreu chargé d'une mission divine." Dans la bande dessinée, Clark Kent est vraiment Superman, mais ce dernier est aussi le timide Clark Kent. Avec ses super habits, il dispose d'une force et d'une audace incroyables, sans eux, il n'est que l'amoureux transi de Lois Lane.



Anglais. L'oriflamme rouge de St Denis servit durant quatre croisades et plusieurs guerres avant de disparaître lui-même après la défaite d'Azincourt en 1415 contre les mêmes Anglais. On essaya ensuite la "baraka" d'autres couleurs emblématique.

La couleur est une sorte de capteur d'énergie dont l'explication repose sur le système eschatologique de telle ou telle culture. Ainsi dans le monde arabe, le noir choisi par les descendants de Mahomet, les Koreichites, le blanc par les descendants d'Ali, les Alides, et de Fatima, les Fatimides, le vert par les Yéménites, le rouge pour le chef et en particulier de celui qui fonda Damas : la dynastie des Omeyyades. Cette notion de "bonheur" attribuée au drapeau peut se retrouver dans ce qui aux Philippines (Nord de l'île de Luçon) était un morceau de " drap " d'écorce trempé dans le sang d'une tête ennemie.

Les drapeaux des Bambaras étaient le symbole du royaume et du courage, le rouge renvoyant au sang, le blanc au sang-froid, le noir à la tristesse et le jaune à l'ardeur au combat. " *Le pouvoir qu'exerçait l'étendard sur les hommes était fonction des représentations que ces derniers avaient de lui* " (Zahan). On plantait l'enseigne là où devait avoir lieu la percée, elle indiquait l'ordre, mais en même temps communiquait la "force" d'y répondre au même titre que le clairon qui sonne la charge.

Il semble que les différents bâtons de commandement de l'Antiquité classique ou de civilisations exotiques aient supporté dans leur partie supérieure des représentations animales, végétales, ou célestes de nature "totémique". On trouve en Egypte des emblèmes de ce type sous forme de faucon, d'éléphant, de disque solaire, de flèche, de scorpion, de bucrâne, de foudre, de montagne. Dans le monde romain avant la réforme de Caius Marcus, qui imposa aux Légions le port de l'Aigle, existaient d'autres emblèmes comme le Loup (romain), le Minotaure (campanien), le Cheval (albin), le Sanglier (étruque). Ces enseignes militaires étaient d'authentiques divinités, donc choses éminemment sacrées qui recevaient un culte dans des "chapelles" particulières dont les porte-drapeaux, seuls habilités à les manipuler étaient les prêtres.

C'est là l'exemple d'un moyen simple d'énoncer des signes de marques communautaires. En temps de guerre, il est difficile de faire fin et de nuancer les points de vue idéologiques et affectifs. Il importe à chacun de rallier son camp et de le retrouver grâce à de tels signes à la fois déclencheurs sentimentaux pour les ralliés et instrument du gouvernement pour les chefs. Il est parfois difficile ensuite en temps de paix de comprendre et de ressentir la force de ralliement de tels symboles. Là où hier, on jugeait -à tort ou à raison- digne de mourir pour le Francisque ou la Croix de Lorraine, on pourra estimer, demain, ces signes boursouflés, insignifiants, ridicules, voire incompréhensibles comme le signe du V de la victoire de Churchill dont on connaît la contre-partie obscène et insultante quand on tourne la paume vers soi. Le fait que les Nazis aient employé des symboles qui avant eux étaient assez anodins en a rendu désormais l'usage déplacé et quasiment impossible. Ainsi de la croix gammée ou des représentations du héros travailleur, symboles de progrès, devenus du fait de leur association aux idées nazies sur le surhomme aryen, tout à fait obsolètes comme emblème démocratique et progressiste.

Le corps du militaire obéit à des critères esthétiques variables mais bien précis dont le principal argument a été longtemps le traitement du poil : crâne rasé ou presque, mais barbe du sapeur. Le guerrier doit pour en imposer perdre de son apparence humaine, trop humaine, " se défigurer " pour paraître un surhomme ou à défaut un animal parmi les plus fauves : lion, tigre, aigle, bref être hors du *commun*. Comme le montre A.Thiéblemont, ce stéréotype se différencie selon les activités guerrières : "cavaliers plutôt longilignes et fantassins au corps de paysan, physique aristocratique et décontracté des "chevaliers du ciel", parachutiste "rouleurs de mécaniques", ventre proéminent du colonial ou de l'administratif,

Les décorations, « ces hochets qui servent à gouverner les hommes » selon Napoléon, peuvent faire l'objet d'une vénération sociale et familiale comme celle de la Légion d'Honneur encadrée ici pour orner la pièce d'apparat du détenteur. (Musée de l'Armée, Bordeaux)



morphologie de légionnaires imbibés de Kronenbourg "

Tout un dressage de corps intervient pour créer le corps idéal du guerrier en fonction des qualités recherchées selon les armes, dressage qui se combine avec les postures et les gestes idéaux, et qui se conforte avec la différenciation des vêtements d'uniforme. Ainsi se constitua vite une esthétique militaire de la parure qui a pu être très sophistiquée.

Si l'uniforme de combat tend depuis l'invention de la poudre sans fumée à développer pour tous un idéal de non visibilité, l'uniforme de ville ou de cérémonie, par contre, conserve et naturalise le "chromatisme" des uniformes anciens de combat à l'époque où la poudre à fumée exigeait ce repérage pour identifier les unités. Comme l'écrit encore A. Thiéblemont qui analyse et inventorie ces différenciations, on est cependant passé d'un *identificateur tactique*, né du réel, à un *identificateur social et culturel* qui est de l'ordre du symbolique. Cela porte autant sur les vareuses, les pantalons, les chemises, les coiffures, cravates, gilets, et foulards que sur les écussons, insignes métalliques qui eux mêmes expriment une mémoire et une culture. On comprend que la nouvelle réglementation de 1990 qui a voulu rationaliser en France en les réduisant ces signes et ces marques ait soulevé des réticences d'application. Les uns tiennent à leurs couleurs, d'autres tiennent qui à son croissant et étoile chérifienne, qui à son cor de chasse, qui à ses deux ailes de charognards, qui à son ancre. On en dirait de même des musiques propres à chaque type de marche adopté par tel ou tel Corps. Tout changement y est attentatoire et iconoclaste.

S'andui li rei son prou ni corajos,
 En brieu veirem camps joncatz de qartiers
 D'elms e d'escutz e de branz e d'arços
 E de fendutz per bustz tro als braiers ;
 Es arage veirem anar destriers
 E per costatz e per piehz manta lansa
 E gaug e plor e dol e alegrança.
 Le perdr'er granz e-el gasainhz er sobriers.

Trompas, tabors, seinheras e penos
 E entreseinhs e cavals blancs e niers
 Veirem en brieu, qe-l segles sera bos,
 Qes hom tolra l'aver als usuriers,
 E per camis non anara saumiers
 Jorn afixatz ni borjes ses duptansa
 Ni mercadiers qí vengá deves França ;
 Anz sera rics qí tolra voluntiers.

.....
 Bella m'es preissa de blessos
 Cubertz de teins e blancs e blaus,
 D'entresseins e de gonfanos
 De diversas colors tretaús,
 Tendás e traps e rics pavaiillons tendre,
 Lansas frassar, escutz traucar e fendre
 Elmes brunitz e colps donar e prendre

Si les rois sont tous deux valeureux et braves, sous
 peu nous verrons les champs de bataille jonchés de
 morceaux de heaumes, d'écus, d'épées, d'arçons et
 d'hommes, le buste fendu jusqu'à la ceinture ; et nous
 verrons les destriers errer au hasard, et mainte lance
 fichée à travers flancs et poitrines, et joie, pleurs,
 Tourment et allégresse. La perte sera grande, mais le
 gain sera supérieur.

Trompettes, tambours, bannières et banderolles et
 armoiries et chevaux blancs et noirs, voilà ce que
 nous verrons sous peu, car le monde sera beau ; on
 dérobera leur bien aux usuriers et, sur les chemins,
 la bête de somme ne sera jamais en sécurité ni sans
 crainte le bourgeois ou le marchand qui viendra de
 France, mais celui-ci sera riche qui pillera de bon
 coeur.

.....
 J'aime à voir la mêlée des boucliers couverts de peinture
 blanche et bleue, des enseignes et des gonfanons de
 diverses couleurs, les tentes à cordes et à poutrelles, les
 riches pavillons se dresser, les lances se rompre, les
 écus se percer, les heaumes polis se fendre et les coups
 s'échanger.

Bertran de Born

III

A CHAQUE GUERRE, SES BEAUTÉS



Frans-tireurs turcs. (Collection Fivel)

Il y a autant de formes différentes de guerre que de sociétés dont les conditions d'existence temporelles et spatiales sont toujours uniques. Les "beautés" que les guerres peuvent

utiliser ou inventer ont leur source dans les modes de préparation de ces sociétés durant la période de paix : *si vis pacem, para bellum*. La pompe militaire des temps de paix prépare des émotions activables en temps de guerre.

Les guerres claniques ou tribales impliquent des prouesses individuelles. En dépit de conventions culturelles propres à chaque groupe pour son équipement et son habillement, chacun peut y développer son propre style guerrier. On peut seulement remarquer ici la magnificence de certains habits faits pour impressionner ou en imposer lors des solennités et la simplicité plus efficace de ceux réellement destinés au combat.

A cet égard il est frappant de noter que dans de nombreuses sociétés, jusques et y compris la nôtre, l'habit de cérémonie pour les hommes a été ou est encore l'habit militaire et le cas échéant avec son arme réelle ou symbolique : que l'on songe à leur présence aux mariages, aux enterrements, aux bals officiels. C'est la survivance de cette idéologie de l'honneur viril assimilé à la capacité de combattre, même dans les cultures où les possibilités d'un vrai combat étaient plutôt rares. L'habit militaire habille bien et finit bien son homme. La présence discrète ou manifeste d'une arme richement décorée fait partie tout naturellement de l'habit quotidien du courtisan avec son épée au côté comme du yéménite avec sa *jambiya* au manche en corne de rhinocéros sur son ventre et sa kalachnikov à la main. Même s'ils ne s'en servent guère, ils indiquent seulement par là leur volonté et leur capacité à se faire respecter.

Les Préhistoriens font naître la guerre tantôt de la sédentarisation néolithique



Inuit du Détroit de Behring avec son armure.
(in *Inter-Nord* 1974 n°13 /14)

(V^e millénaire), tantôt de l'invention des armes de métal (II^e millénaire). On ne peut parler de guerre au sens propre qu'à l'époque moderne et à l'égard d'Etats, même si la guerre peut alors prendre une coloration civile, ethnique ou idéologique. Avant, il a existé -il en existe encore- des peuples qui prenaient les armes pour chasser des têtes, venger les morts, accumuler des parures, s'emparer d'épouses, etc... Ces guerres "civiles", quasiment domestiques, étaient souvent fondées sur la rupture d'un échange traditionnel entre groupes endogames et sur des morts supputés ensorcellés.

Il y a sans doute autant de types de guerres tribales qu'il y a de tribus, mais pour les opposer aux guerres des Etats "civilisés" bien organisées, on se contentera de dire que les petits groupes en présence se font généralement face à bonne distance. Quelques individus s'en détachent pour s'avancer en courant à portée de jet, lancent leur trait -ou leurs pierres comme dans l'*intifada*- et s'en retournent en vitesse vers leur sécurité. Peu de morts, mais beaucoup de blessures mineures et souvent dans le dos ou les fesses. Plus dangereuses et entraînant plus de morts étaient, dans ce cadre, les embuscades qui, déjà, ne faisaient pas de *distinguo* entre guerriers et civils, hommes et femmes, vieux et jeunes. Chez les Yonomani, un chiffre bien plus important de décès "ordinaires" que chez nous est attribuable à des activités guerrières (33% de l'ensemble démographique). Souvent, pourtant, les femmes et les enfants pouvaient comme chez les Indiens de la Côte Pacifique du Nord-Ouest, être considérés comme butin de guerre -et même comme but-, des esclaves rentrant dans la maisonnée du chef vainqueur avant d'y être souvent au fil des ans complètement intégrés, à moins qu'ils ne fussent donnés ou tués lors de potlatch.

Beaucoup de ces guerres locales étaient des *vendettas* qui visaient à réparer une insulte ou une injustice reçue -réelle ou imaginaire-. On connaît dans de nombreux pays méditerranéens de telles guerres de représailles qui se poursuivaient de génération en génération sauf si on arrivait à en arrêter le cours par d'heureux mariages, sceaux d'alliances futures. On a émis l'hypothèse qu'en absence d'une autorité centrale, l'hostilité et toutes les mobilisations collectives qui l'entouraient pouvaient faire office de régulation de rapports sociaux, ne serait-ce que parce que l'hostilité partagée est un facteur de solidarité et qu'en fonction de niveaux de participation liés à ses appartenances sociales, l'hostilité "proche" est occultée au profit d'une hostilité plus lointaine. Bref comme le dit Gluckman "*à travers l'existence de conflits... s'opère le rétablissement de la cohésion sociale*". Mieux, Clastres pensait que ces guerres étaient le meilleur instrument d'indépendance des petites communautés pour s'opposer à toute émergence d'un pouvoir étatique. Leach avait sans doute raison de définir ce type de guerre comme "*un jeu rituel dont les avantages sont plutôt d'ordre métaphysique que naturel : la vertu plutôt que le butin*". C'est peut-être en effet ce qu'obscurément et malgré le positivisme des objectifs des guerres modernes, les belligérants cherchent encore à retrouver : à savoir un rituel tel que peuvent le vivre les Jivaros dans leur chasse aux têtes. Réduire une tête qu'on a abattue c'est se donner une âme, une puissance, du *mana* supplémentaire qui servira à l'accomplissement de rituels vitaux, en particulier, de ceux liés à la gestion de la "nature". Ailleurs, chez les Yagua du Pérou, on cherchait à obtenir des dents humaines, qui portées par les femmes en ceinture, constituaient une réserve de force qu'on pouvait transférer le temps venu aux plantes des jardins par une sorte de rituel cosmologique.

Souvent, ailleurs, surtout chez les pasteurs, ces exactions prenaient la forme d'un raid à finalité économique pour razzier du bétail, des chameaux, des boeufs ou à des fins d'acquisition de prestige en vue du mariage comme à Madagascar chez les populations *bara* ou *mahafaly* dans le cas des vols de zébus.

Dans ces conditions, recevoir une blessure attestait de son courage et accordait à son récipiendaire autant d'honneur qu'il en aurait eu à en infliger une à son ennemi. On rapporte les difficultés qu'eurent aux Indes les forces coloniales anglaises à garder leurs recrues indigènes : celles-ci estimaient -en dehors de leur peu de compréhension des jeux dans lesquels elles étaient engagées- avoir rempli leur contrat à la première blessure qui leur permettait de rentrer chez elles avec tous les honneurs et bénéfices militaires escomptés.

En Afrique du Sud, au début du XIX^{ème} siècle, le roi zoulou Shaka "inventa" une nouvelle tactique dont eurent à souffrir les Européens qui consistait à envoyer des troupes très disciplinées, en différentes formations, armées de lances et protégées de boucliers, pénétrer profondément le dispositif ennemi. Il eut ainsi un certain succès politique et militaire, mais ce nouveau système fut incomparablement plus coûteux en vies humaines par rapport aux anciens modes d'action.

H. Verschuring : *Choc de cavalerie au pied d'un fort*, (Ecole Hollandaise, XVII^e). (Musée des Beaux Arts, Bordeaux)



Bacler d'Albe (1797) : *Passage du Pont de Lodi* (II.5.1796) ; détail : Bonaparte et son Etat-Major. (in *La Liberté en Italie*) (Collection du Ministre de la Défense).



Th. Jung : *Autour du Général, l'Armée d'Afrique : état-major, portefanion, zouaves, saphis, cavaliers et artilleurs*, 1838). (in *L'Algérie romantique des officiers de l'Armée Française 1830-1837*) (Collection du Ministre de la Défense).

Armature de flèche crenelée ayant pénétré dans un tibia humain en provoquant une exostose. Néolithique final. (Musée d'Aquitaine, Bordeaux)



Les guerres traditionnelles des pays occidentaux jusqu'à vers 1850 offrent l'exemple de combat où les corps armés se font face pour se jeter à corps perdus, mais en ordre, les uns sur les autres dans un espace relativement bien délimité. Il ne s'agit pas essentiellement de faire avancer des troupes bien abritées comme la fameuse tortue romaine, mais plutôt en lignes serrées sous le tir ennemi ou devant les percées de la cavalerie. Il y a alors une certaine spécialisation des corps militaires : artilleurs, cavaliers lourds, légers, intendance, infanterie, infanterie embarquée, sapeurs et génie etc.... Contrairement aux guerres modernes, on ne songe pas à se cacher ou à se camoufler. Au contraire chaque corps a ses uniformes somptueux, colorés avec ses passements, ses grands cordons, ses couvre-chefs de parade ou ses fanions et enseignes claquant au vent, si bien qu'on savait d'Etat major à Etat major où était chacun, qui il était et ce qu'il faisait, du moins au début des hostilités. Au vide idéologique des conflits locaux, les vraies batailles "rangées" impliquent des militaires de carrière ou recrutés comme tels avec plus ou moins de persuasion forcée, au nom du principe de salut de la Cité, du Prince, plus tard de la Nation ou de la Révolution. Les chefs, comme leurs hommes, n'agissent plus pour leur compte personnel, pour se venger par exemple, mais deviennent des rouages d'un système social compliqué de niveaux hiérarchiques très diversifiés et en principe coordonnés. L'uniforme doit en imposer au *vulgum pecus*, impressionner l'ennemi par l'image de sa prospérité et pour s'en faire accroire à soi-même. On imagine le choc moral que durent recevoir les Prussiens et Autrichiens de 1793 devant "l'inconvenance" de nos troupes révolutionnaires constitués parfois de va-nu-pieds aux uniformes disparates et dont les ambitions, satisfaites plus tard lors du Directoire et de l'Empire, étaient de vaincre pour s'équiper convenablement sur le dos des vaincus.

Bien évidemment ces troupes étaient enclines à accorder plus facilement leur loyauté à ceux qui étaient capables, par la fourniture d'uniformes ou d'équipements performants, de leur offrir une image valorisée d'elles-mêmes. On peut illustrer cette vue des choses par cet extrait de l'auteur médocain anonyme du *Lou Mayrou medouquin*, sur le départ de François BAUDOIN à l'Armée vers 1672, qui faisait dire à son héros plus ou moins agent recruteur (vers 115-122, vers 167-172, vers 176-182) :

Dans les armées modernes des pays occidentaux, on sent bien, même au sein d'un même pays, les concurrences, source de frustrations, qui résultent d'un tel souci. Il y a quelques années, au Canada, s'est

Baillats-me leu un juste-au-cos
 Que me capery bien lous os,
 Un capet, une crabatte,
 Espade e baudrie per coumbatte,
 Das bas, causses e soulliés,
 Per mas cames e per mous pés.
 Après un couble de pistolles,
 Jou bous ayrey serca das bouns drolles,

Donnez-moi vite un justaucorps
 Qui me couvre bien les os,
 Un chapeau, une cravate
 Epée et baudrier pour combattre,
 Des bas, des chausses et des souliers,
 Pour mes jambes et mes pieds.
 Avec en plus deux pistoles
 J'irai vous chercher de bon gars,

Ne fau aue tan seloumen
 Sau cos qu'un bet habillemen,
 Un chiq de ruze au bizage,
 Lou co rampli de courage,
 Abeque l'espade au coustat,
 Per esta per-tout respequat.

Il suffit seulement d'avoir,
 Sur le corps de beaux vêtements,
 Une expression rusée sur le visage,
 Le coeur plein de courage,
 Avec l'épée au côté,
 Pour être partout respecté.

Anen-nous-en serby lou Rey,
 Beleu un jour dedens l'armade,
 Jougueren ta bere gambade,
 Qu'en tiran un cop de mousquet,
 Pouyren ha plega lou paquet
 Au General de l'Alemagne,

Allons-nous-en servir le roi,
 Peut-être qu'un jour dans l'armée,
 Nous accomplirons un si beau tour de force,
 Qu'en tirant un coup de mousquet,
 On pourra faire plier son paquet
 Au Général de l'Allemagne,

déroulé une campagne pour que *tous* les militaires aient un uniforme d'une même couleur, suite à la "jalousie" suscitée par le costume bleu -jugé plus seyant- des aviateurs ou des marins. Le dimanche soir, dans les trains de "bidasses", que de conversations conflictuelles entendues concernant la bonne ou mauvaise image de soi résultant de l'emploi de telle ou telle arme de combat jugée obsolète ou au contraire plus récente et performante, ou sur le port de telle ou telle fourragère : on croirait entendre des supporters d'une équipe sportive... -

Depuis le milieu du XIXème, les techniques guerrières se sont modifiées profondément, en liaison avec l'ensemble des autres valeurs sociales parmi lesquelles on trouve les concepts sociaux de la beauté. L'efficacité des nouvelles armes est telle que l'uniforme du soldat doit servir à le camoufler plus qu'à le magnifier. Seuls les dictateurs -et encore pour autant que cela les aide à rassembler les foules autour des symboles communautaires exaltant le passé et suscitant des décharges émotives- s'appuient sur de somptueux défilés de parade. Il est vrai toutefois qu'on a pu encore voir en France du début du XXème siècle des éléments de cavalerie portant cuirasse et casque à crinière dont on retrouverait des éléments dans les services protocolaires de la Garde Républicaine, et, en 1939, des lanciers polonais affronter sur leurs chevaux les Panzers allemands. Les armes elles-mêmes se sont faites plus discrètes, plus sobres en fonction même de leur efficacité redoutée. Elles sont liées maintenant à des types de beauté bien plus technologiques. Les champs de bataille bien circonscrits ont corrélativement disparu, puisque les guerres -devenues totales- sont à même de se dérouler n'importe où et n'importe quand, sans distinguer réduits militaires et patrimoine artistique,



Citoyen ordinaire de Shibam (Yémen).
(in *Yémen, invitation au voyage en Arabie heureuse* de J. Hebert, Ottawa)

Enfants yéménites à la jambiya. (in *Yemen* de L. Deonna Arthaud)
Cette photo illustre le fait qu'un costume civil même ordinaire peut n'être pas complet sans une arme. A côté d'une force publique officielle peuvent coexister des armes de guerre privées tantôt passives pour exprimer l'honneur viril, tantôt actives dans des conflits locaux.



militaires et civils. Ces derniers paient maintenant le plus lourd tribut aux combats.

Si les combats d'hier, même avec l'apport de quelques armes très techniques, développaient une certaine somme de brutalité primaire, il en ira tout différemment des combats à venir qui ont déjà vu le jour, à titre expérimental. Ce n'est plus le règne de la grosse Bertha, ni des canons de notre "Colbert", devenu bordelais, ni même des escadres d'*Halifax* ou de *Forteresses volantes* encore manipulées par des hommes à leur bord. Nous sommes parvenus à l'époque des fusées téléguidées par des machines électroniques, transportant éventuellement des charges nucléaires. Les fusées sont devenues "intelligentes" et vont éclater -ou devraient éclater- dans les moindres recoins où se cache dans son palais le chef de l'armée ennemie. Des programmes informatiques sophistiqués, des logiciels puissants, indiquent au pilote les paramètres à initier dans ces engins et lui-même n'est plus qu'un de ces ultimes paramètres dont, déjà, on sait se passer. On ne gagne plus la guerre sur le front ou dans les tranchées en tenant bon tout comme à Verdun, mais depuis un fauteuil de bureau en passant d'une machine informatique à une autre, quitte à envoyer *in fine* des bataillons occuper le sol comme on peut encore le voir de nos jours dans des conflits locaux, comme ceux de l'ex-Yougoslavie, du Liban Le soldat au casoar et gants blancs ou même casqué et en battle-dress, a du s'accorder aux réalités quotidiennes de la compétence professionnelle de haut niveau qui font assez peu cas de l'efficacité de la pétaille en masse, de la chair à canon d'hier. La fin de la conscription obligatoire en France en atteste sur le plan politique.



Entraîneur de vol virtuel. (SIRPA AIR)

Tout un chacun, et pas seulement les professionnels, peut jouer à piloter les avions de guerre les plus modernes grâce à des programmes de simulation très proches de la réalité.

IV

LA GUERRE COMME SPECTACLE



Jacques Callot : La bataille.
(Musée de Nancy)

Jacques Callot dans ses gravures concernant les *petites et les grandes misères de la guerre* nous donne à connaître des souffrances arbitraires auxquelles les populations civiles sont exposées. Néanmoins à ces époques, il leur était parfois permis d'assister à des guerres ou à des combats à titre de pur spectateur, non-combattant à part entière pourrions-nous dire. L'endroit du combat était lui-même assez délimité et, somme toute, on pouvait en observer le déroulement relativement à l'abri et le cas échéant faire preuve de courtoisie chevaleresque envers les blessés des deux camps.

On se rappelle encore qu'en 1861, les habitants de Washington au tout début de la guerre de Sécession allèrent comme à une promenade assister aux premiers engagements. Bien vite, ils s'aperçurent que les progrès technologiques militaires étaient tels que de telles "excursions" n'étaient pas à renouveler, car particulièrement dangereuses.

Des récits de guerre

Le "reportage" de guerre est un genre ancien que les poètes et "historiens" ont mis en honneur



Jacques Callot : Le pillage et
l'incendie d'un village.
(Musée de Nancy)

Thucydide, César, Froissart, Commines, la *Chanson de Roland*, les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, les *Commentaires* de Blaise de Montluc ont servi d'armes, décrivant à qui voulait bien l'entendre la grandeur naturelle ou quasi divine du chef en cause, cachant ce qu'on pouvait considérer comme des secrets d'Etat et attribuant à l'adversaire des défauts tels qu'il était "naturalisé" et réifié en ennemi. De tels récits embellis au cours des âges, modifiés, si besoin était pour la cir-constance, devinrent des épopées, des mythes qui durant longtemps purent être efficaces sur le plan politique même si de nos jours on peut sourire à certains. On sait



Cérémonie célébrant la libération d'Orléans avec le Président de la République Jacques Chirac. (A.F.P.)



Jeanne d'Arc (bronze) : "En elle apparurent la Vierge et déjà la Patrie" Michelet (Musée de l'Armée Bordeaux)

Doremy et Jeanne d'Arc, visités par J.M. Le Penn. (A.F.P.)

historiquement parlant que les soudards de Charlemagne en incursion en Espagne en 777 durent reculer devant des populations basques christianisées qui mirent à mal son arrière-garde dont elles tuèrent le chef Roland. Des récits "objectifs" existent dès l'événement, mais les "nécessités politiques" firent qu'on transforma les adversaires de Roland en Maures islamisés et le combat de Charlemagne en une lutte contre les Infidèles, bref déjà une croisade dont le thème se répandit dans toute l'Europe y compris dans des versions germaniques et scandinaves.



On a le même phénomène avec la traduction en anglo-normand de l'*Historia regum Britanniae* par Wace qui fait entrer Arthur, roi plus ou moins réel, dans le champ littéraire et politique. En effet, le *Roman de Brut* est une "commande" au bénéfice de la propagande nécessaire à l'installation en Angleterre d'Henri II Plantagenêt. Par ce moyen, ce dernier pensait en se présentant comme le descendant direct d'Arthur -on peut penser à Cesar Auguste utilisant Virgile pour se relier à Enée- récupérer l'appui des Bretons, opposés aux Saxons, en leur enlevant du même coup leur espoir messianique du retour d'Arthur, libérateur.

Sans multiplier les exemples, il est peut être amusant de voir comment de tels récits conduisent à créer des mythes vivants ou des héros à partir de l'évocation du cas de Jeanne d'Arc si convoitée par les politiques. Au XIXème siècle, on se disputait déjà à son propos, les uns tenaient à la réalité de ses inspirations divines par le biais des Saintes, les autres les attribuaient à "la folle du logis". La gauche rationaliste parlait à son propos de mystique illuminée. Quoi qu'il en soit, elle est devenue -comme Marianne- un symbole de la conscience nationale, même si son contenu peut

être divers, dans la mesure où celle-ci à l'heure européenne et de la mondialisation est encore avoir un sens. Si à un carrefour de Parempuyre (Gironde) on peut assister au démembrement progressif de sa statue, année après année, il est par ailleurs des lieux "sacrés" comme Orléans qui, tous les 8 Mai, fête sa libération par la Pucelle en 1429. Tous nos Présidents de la IV^{ème} et de la V^{ème} République se sont faits une obligation -à l'exception de Pompidou- d'y assister au moins une fois, et avant eux, bien d'autres, comme Pétain et De Gaulle. On sait comment l'extrême droite avec Le Pen a voulu récupérer le mythe à ses fins propres en la fêtant le 1^{er} Mai 1996. A la question que posait *National-Hebdo* du 2 Mai : *à qui appartient Jeanne d'Arc ?* Le maire (socialiste) d'Orléans répondait, non sans parti pris : *"Jeanne d'Arc qui est l'héroïne la plus populaire de France,*

Autre héros :
Lieutenant Marin-La-
Meslée devant son
Curtiss H 75 durant
la campagne de
France en 1940.



Lieutenant Nungessen posant devant son Nieuport 17.
A noter la référence à la mort dans l'emblème. (Service
Historique de l'Armée de l'Air)



La fourragère du capitaine Guynemer lors d'une
commémoration de sa disparition le 11.9.1917.
(Service Historique de l'Armée de l'Air)

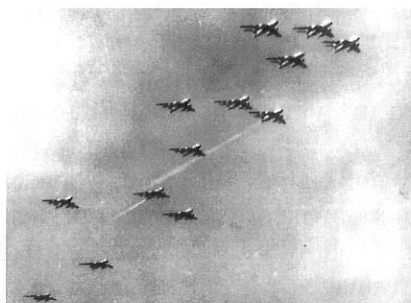
appartient à tous les Français. Nul n'est fondé à l'accaparer, nul n'est fondé à se l'approprier... (Elle) incarne la France de la justice et de la générosité, la France des droits de l'Homme et de la France ouverte sur le monde, de la France accueillante, la France Terre d'asile". Ce que corroborait le Président Chirac en concluant *"les valeurs que Jeanne d'Arc incarnait sont celles de la justice, de l'amour, de la liberté, de la paix. La pureté de son idéal, la noblesse de son combat, la placent au dessus des ambitions et des calculs. Elle appartient à tous les Français"*

En contre point de cet usage mythique de l'épopée johannique, rappelons des extraits d'un message du 6 Mai 1942 du Ministre de l'Instruction Publique destiné à être lu le 9 Mai dans chaque classe : *"Dans les circonstances terribles*

où la France est placée, la fête de Jeanne d'Arc doit avoir pour vous encore plus de sens que dans les jours ordinaires... Elle aurait pu jouer comme vous et au lieu de jouer elle a sauvé la France.... Elle a été la réponse du peuple.... C'est son hameau qui l'a donnée au royaume.... des petits papillons se détachent des prairies pour suivre son étendard....son exemple vous impose un

devoir. Elle s'est engagée de toute sa personne, vous devez tous vous engager aussi. Dans le malheur de notre pays vous êtes cependant plus heureux qu'elle. La France d'aujourd'hui a un Chef évident que vous devez aimer aussi fortement qu'il vous aime. C'est le Maréchal...le plus grand des Français".

A côté de ces grands mythes fonctionnent des sous-mythologies. Pour ne pas avoir à évoquer nos "classiques": Achille, Bayard, Jean-Bart, Surcouf, Ste Geneviève ou Jeanne Hachette, contentons-nous d'héros "mythiques", contemporains, presque à notre portée. Ainsi dans l'Armée de l'Air française, c'est le cas de Guynemer qui fut le premier parrain de l'Ecole de l'Air en 1935 à côté du Commandant Marin-La-Meslée, Maryse Bastié, St Exupéry, Blériot ou Charles Nungesser, Mouchotte. Chacun d'entre eux possède son "hagiographie" et ses messes commémoratives dont les plus marquantes sont en l'honneur de "l'As des As", Guynemer. Des bases aériennes comme celles de Dijon, haut lieu des groupes de chasse, portent son nom ; l'insigne de son Escadrille des Cigognes SPA 3 a été transmise, à la 1^{ère} escadrille de l'escadron de chasse _ . Chaque 11 septembre, date de sa disparition au combat en 1917, toutes les bases aériennes organisent une cérémonie plus ou moins à l'instar de celle de Dijon où "vit" son escadrille. C'est le "rassemblement des cigognes" où les vétérans



Défilé aérien (Collection privée)

rencontrent "la jeune génération" lors d'un dépôt de gerbes devant un monument. Au cours d'une prise d'armes, on lit dans le recueillement sa dernière citation :

"Mort au champ d'honneur, à Poelcapelle, le 11 septembre 1917. Héros légendaire, tombé en plein ciel de gloire, après trois ans de lutte ardente. Restera le plus pur symbole des qualités de la race : ténacité indomptable, énergie farouche, courage sublime. Animé de la foi la plus inébranlable dans la victoire, il lègue au soldat français un souvenir impérissable qui exaltera l'esprit de sacrifice et provoquera les plus nobles émulations." avant de suivre un défilé aérien et de visiter au Musée de l'Escadron

"Hélène", réplique de la cigogne en peluche du sous-lieutenant Dorme, la mascotte de l'escadrille...

Parmi les signes symboliques auxquels se réfèrent les membres de l'Armée, on peut faire figurer les drapeaux, les fanions, les mascottes, les chants traditionnels, les devises, le salut, les appellations, le vocabulaire et même les formes d'humour comme tout groupe "professionnel". Faut-il rappeler que de Saints Patrons sont partagés par les militaires et les civils : St Eloi, St Gabriel, Ste Cécile, Ste Barbe. Cette cohésion peut être également entretenue et suscitée par le port des insignes ou la participation à des rituels festifs dont l'un des buts est de maintenir un lien constant entre le passé et le présent pour rappeler les valeurs véhiculées par les uns et les autres. Ainsi en est-il du *tigre* emblématique qu'on retrouve dans plusieurs escadrons de chasse aérienne français de l'Armée de l'Air, mais dont l'usage transcende l'Hexagone puisque, grâce aux *Tiger Meet*, la plupart des escadrons de l'OTAN ayant le même emblème de chasseurs se regroupent pour partager leurs expériences et leurs idéaux de chasseurs dans des compétitions aériennes. Une partie de la culture de l'Armée de l'Air s'exprime par le port d'insignes attestant de l'identité "sociale" et



Cérémonie de baptême d'une promotion d'officiers de l'Armée de l'Air à l'Ecole de Salon de Provence : « A terre les poussins, debout les hommes ». (Service Historique de l'Armée de l'Air)

professionnelles de son porteur et d'histoire du groupe. L'École de l'Air présente un aigle donnant le poignard d'officier aux *aiglons* qu'on appelle à l'École des Poussins avant qu'ils ne deviennent des Hommes le jour de leur baptême. Notons en passant que ces officiers portent le poignard et non le sabre ou l'épée des autres armes. L'escadron de ravitaillement en vol "*Bretagne*" s'incarne dans la *Louve romaine* tandis que l'escadrille de reconnaissance SAL 33 porte la *Hache* en rappel d'un humour fondateur. En effet, par suite d'un jeu de mots sur le nom de son premier chef, en 1914, le capitaine Bordage, celui-ci fut transformé en Hache d'abordage. *La mort qui Fauche* appartient à la 3ème escadrille de chasse 2/2. Cet insigne fut porté à l'origine par une escadrille de chasse créée en 1917 où furent affectés des "as" comme Bozon-Verduraz et Marthelot, tandis que le *Petit Prince* appartient tout naturellement à la 2ème escadrille de reconnaissance du 1/33 à laquelle appartient St Exupéry, durant la 2ème guerre mondiale. Un petit *lapin* porteur d'un baluchon est attribué au groupe 2/23 du Bombardement lourd.

L'esprit de groupe se forge dans des rassemblements parfois des parades à l'occasion de moments importants dans la carrière des hommes ou des avions : prises d'armes pour les passations de commandement avec transmission de drapeaux ou de fanions, les réunions de vétérans sur les Bases où travaillent les "actifs" sans oublier les parrainages par des villes ou des provinces qui ont adopté telle ou telle unité.

Enfin ces unités n'échappent pas à la constitution de rites particuliers comme celui dont le Lieutenant Colonel Lagouarde du Service Historique de l'Armée de l'Air a bien voulu nous donner le résumé à propos de l'admission dans l'escadrille des Sioux de l'escadron de chasse La Fayette : *"Quiconque est affecté à l'Escadron de chasse _ "La Fayette" à Luxeuil, est considéré comme moins que rien jusqu'à son baptême. Bien rares sont les profanes qui ont percé les secrets des lois et des épreuves d'admission des nouveaux venus à l'escadrille des "Sioux", des "Canards" et des "Diables rouges" qui sont les trois escadrilles de l'Escadron "La Fayette". Une fois le rituel accompli le moins que rien devient bâtard. Il n'appartient toujours pas à une escadrille mais il peut désormais arborer l'insigne de l'escadron sur sa tenue. Le bâtard devra attendre au moins 18 mois, avant d'être intégré dans une escadrille. Son intronisation se fera au cours d'un second baptême dont le déroulement reste secret. Il est plus facile en revanche de déchiffrer le symbolisme des objets insolites exposés au bar de l'escadron : on y trouve pêle-mêle le trône du chef "Sioux", le totem, et divers souvenirs remontant à l'époque de l'escadrille des volontaires américains qui appartenait à l'armée française jusqu'en 1917 et dont l'insigne, une tête de chef "Sioux" coiffée d'une couronne de plumes, est toujours porté aujourd'hui par la 1ère Escadrille du "La Fayette"*"



La cigogne
(Guynemer)



La hache (Bordage)



La mort qui fauche
(Marinovitch - Marthelot)



Le Petit Prince
(St Exupéry)

Du reportage de guerre

Service Historique de l'Armée de l'Air

Les premiers reportages modernes naissent au XIXème siècle avec les premiers journaux au sens actuel du terme. Tous les conflits de la seconde moitié du XIXème siècle sont ainsi "couverts" par des correspondants oculaires même si les délais de transmission n'étaient pas alors aussi instantanés que ceux dont bénéficient nos actuels médias. Ce n'était pas déjà "*la force des mots et le choc des photos*", comme aurait dit R. Thérond, le patron de Paris-Match, mais l'essentiel, pour bien vendre, était d'être là où se passait quelque chose pour le diffuser en exclusivité, bref, l'équivalent du scoop...

On comprend que lorsque les événements concernaient directement ou indirectement le pays de l'informateur, le journaliste était rarement nuancé et critique. Comme disait R.Kipling "*mon*

Couverture du n°2 Juillet 1941 de la revue Signal.
 Cette revue de propagande nazie était tirée à 2,5 millions d'exemplaires en 20 langues différentes. On y voit que l'invasion des pays occupés y est présentée comme une suite virile des camps d'été de jeunes et comme une aventure exotique ce qu'on retrouve dans la photo ci-contre

J. de la Nezière (1927)
 Musée de la Publicité.



pays a toujours raison". Il importait de produire les bonnes motivations et les bonnes justifications de ses actions pour les opposer à la barbarie des autres, opposer ainsi quasi mathématiquement le bon droit et l'héroïsme à la sauvagerie et à l'infamie. Tous ceux qui écrivaient, des journalistes aux auteurs de manuels ou de pièces pour enfants en passant par les Académiciens ou les poètes, se devaient de communier dans une même émotion puérile et dans la même naïve bonne conscience, pouvant aller jusqu'à l'endoctrinement des enfants et à la diffusion des "bobards" pour maintenir le moral des troupes et de l'arrière et faire accepter l'acceptable. C'est ainsi durant la guerre de 14-18, les Armées ont ressenti le besoin de célébrer l'héroïsme des combattants grâce à des reporters en uniforme tournant des films patriotiques édulcorant les images et se livrant à des mises en scène naïves. Moins naïfs seront les cameramen de 1940 qui fixèrent plus

volontiers la souffrance des combattants ou ceux qui sauteront sur Diên Biên Phu avec le dernier carré de résistance au point d'inspirer des films commerciaux (*la 317^{ème} section*). Avec la mauvaise conscience créée par la guerre d'Algérie reviendront les images mythiques du Para, du Légionnaire ou de l'Officier, maître d'école-assistant technico-social. En 1959, dans un Vietnam à feu et à sang, chacun des belligérants envoya ses cameramen filmer la même guerre mais qui ne tirèrent pas les mêmes images, chacun tentant de contrôler au plus serré l'image de son armée. Les Vietnamiens cherchaient à remonter le moral des militaires et des civils tandis que les Américains voulaient recueillir des données pour préparer de nouvelles stratégies de combat, le tout avec un effet

technique induit. En effet, les Américains, qui ont récupéré toutes leurs bobines, se les reprojectent sans cesse déclenchant chez eux des angoisses culpabilisantes tandis que les Vietnamiens ayant dû sélectionner leurs prises en fonction du peu de fiabilité de leurs appareils de prises de vues soviétiques ont peu de films à revoir et sont donc moins traumatisés par ce qu'ils ont vu en leur temps.

La mort, quand elle est évoquée est toujours glorieuse, belle, un peu abstraite : elle n'a rien à voir avec celle décrite par Dorgelès, Barbusse, Céline ou même Duhamel. Être au front, c'est n'être pas un planqué, c'est participer à une vie idéale, loin des routines quotidiennes, sans ennui, presque une sorte de colonie de vacances

Publicité pour un livre sur la conquête de Madagascar. (Musée de la Publicité)



Publicité pour un livre sur la Garde Impériale. (Musée de la Publicité)



avec des aspects réalistes certes un peu rudes, mais qui font de vous un homme. Les participants même de ces combats contribuent, par leur prose épistolaire ou de mémorialistes, à l'édification de tels sentiments de beauté au milieu des pires vicissitudes.

N'est-ce pas Bertran de Born, le troubadour d'Hautefort, "*le farouche baron qui rugit sous l'armure*" selon la formule de Berry, qui écrivait :

Le plus paradoxal n'est pas qu'une littérature issue de la guerre ait pu, le cas échéant, fortifier l'intérêt pour ce type d'activité, mais que des poètes comme Apollinaire, par ailleurs acteur en

E platz mi quan vei sobre-ls pratz
Tendas e pavilhos fermatz,
E ai gran alegratge,
Quan vei per champanha rengatz
Chavaliers e chavals armatz.

Mais il me plaît aussi de voir, sur les prés, tentes et pavillons dressés ; et je ressens une grande joie quand je vois, rangés dans la campagne, chevaliers et chevaux armés.

E platz mi quan li corredor
Fan las gens e l'aver fugir,
E platz mi quan vei apres lor
Gran re d'armatz ensem venir,
E platz mi en mon coratge,
Quan vei fortz chastels assetjtz
E-ls barris rotz et esfondratz
E vei l'ost e-l ribatge
Qu'es tot entorn claus de fossatz
Ab lissas de fortz pals serratz

Et je suis heureux quand les éclaireurs font fuir les gens avec leurs biens et quand je vois venir, derrière eux, un grand nombre de gens armés. Mon cœur se réjouit quand je vois les châteaux forts assiégés, les remparts rompus et effondrés, l'armée rangée sur les berges qu'entourent fossés et palissades en forts pieux serrés.

.....
Massas e brans, elms de color,
Escutz tranchar e desguarnir
Veirem a l'entrar de l'estor
E maintz vassals ensem ferir,
Don anaran arratge
Chaval dels mortz e dels nafratz ;
E quant er en l'estorn entratz,
Chascus hom de paratge
No pens mas d'asclar chaps e bratz,
Que mais val mortz que víus sobratz.

.....
Nous verrons au début de la mêlée trancher et rompre masses d'armes et épées de combat, heaumes de couleur et écus ; nous verrons maints vassaux frapper ensemble, et s'en aller à l'aventure les chevaux des morts et des blessés. Lorsqu'il sera sur le champ de bataille, que chaque preux ne pense qu'à fendre têtes et bras : car un mort vaut mieux qu'un vivant vaincu.

première ligne, tout comme des auteurs plus anonymes aient pu manifester en dehors de la conscience de l'inhumanité de ces actions qu'elles recelaient de la beauté et de la fascination. N'est-ce pas lui qui écrivit dans *Calligrammes* :

Merveille de la guerre

*Que c'est beau ces fusées qui illuminent la nuit
Elles montent sur leur propre cime et se penchent pour regarder
Ce sont des dames qui dansent avec leurs regards pour yeux bras et coeurs*

J'ai reconnu ton sourire et ta vivacité

*C'est aussi l'apothéose quotidienne de toutes mes Bérénices dont les chevelures sont devenues des comètes
Ces danseuses surdorées appartiennent à tous les temps et à toutes les races
Elles accouchent brusquement d'enfants qui n'ont que le temps de mourir*

*Comme c'est beau toutes ces fusées
Mais ce serait bien plus beau s'il y en avait plus encore*

*Cependant je les regarde comme une beauté qui s'offre et s'évanouit aussitôt
Il me semble assister à un grand festin éclairé a giorno
C'est un banquet que s'offre la terre
Elle a faim et ouvre de longues bouches pâles*

La terre a faim et voici son festin de Balthasar cannibale

*Qui aurait dit qu'on pût être à ce point anthropophage
Et qu'il fallut tent de feu pour rôtir le corps humain
C'est pourquoi l'air a un petit goût emphyreumatique qui n'est ma foi pas désagréable*

La nuit d'Avril 1915

*Le ciel est étoilé par les obus des boches
La forêt merveilleuse où je vis donne un bal
La mitrailleuse joue un air à triple-croches
Mais avez-vous le mot
Eh ! oui le mot fatal
Aux créneaux Aux créneaux Laissez là les pioches*

*Comme un astre éperdu qui cherche ses saisons
Cœur obus éclaté tu sifflais ta romance
Et tes mille soleils ont vidé les caissons
Que les dieux de mes yeux remplissent en silence*

Nous vous aimons ô vie et nous vous agaçons

*Les obus miaulaient un amour à mourir
Un amour qui se meurt est plus doux que les autres
Ton souffle nage au fleuve où le sang va tarir
Les obus miaulaient
Entends chanter les nôtres
Pourpre amour salué par ceux qui vont périr*

*Le printemps tout mouillé la veilleuse l'attaque
Il pleut mon âme il pleut mais il pleut des yeux morts*

*Ulysse que de jours pour rentrer dans Ithaque
Couche-toi sur la paille et songe un beau remords
Qui pur effet de l'art soit aphrodisiaque*

*Mais
orgues
aux fétus de la paille où tu dors
L'hymne de l'avenir est paradisiaque*

Mais c'est tout autant le propre d'obscurs combattants -cités par E. Desbois- que de laisser échapper leur fascination du front et de ce qui s'y passe.

"Ah ! combien la vie nous semblait incomparablement plus belle maintenant qu'à nouveau la mort nous menaçait de plus en plus et que revenait l'espoir de franches bordées, des coups directs, de la bataille, enfin !" écrit l'un tandis que l'autre rapporte : "Tous les soirs nous avons maintenant le spectacle féérique de plusieurs centaines de canons effectuant leurs barrages" ou encore : "La canonnade commence comme une grêle et tout de suite atteint son diapason... L'artillerie allemande répond aussitôt... La belle musique et le beau spectacle...Mille bruits s'entrecroisent... C'est beau, solide, vigoureux"

Pour le soldat, comme pour le chirurgien, une opération peut être belle : "le 75 fait du beau travail" ... " C'est un plaisir de voir les ennemis tomber, s'affaisser sur le sol en esquissant les gestes de la souffrance, du râle ou de la mort. Vraiment cela réchauffe le cœur ". Un artilleur renchérit : "quel plaisir d'être artilleur et de pouvoir faire une bouillie de ces animaux là !". On voit que certains, peut-être une minorité, mais significative, n'attendaient pas la relève ou la bonne et belle blessure qui pourraient les renvoyer à l'arrière, en héros de surcroît. Beaucoup par une sorte de masochisme mais aussi de fierté d'y avoir été, ramèneront du front une infinité d'oeuvres plastiques fabriquées à partir de cuivre "militaire " : lampe, nécessaire de bureau ou de toilette, briquet, cendrier ou de flêchettes lancées d'avion pour percer l'ennemi et qui serviront de support matériel et mnémotechnique : Verdun, la Somme, l'Yser...

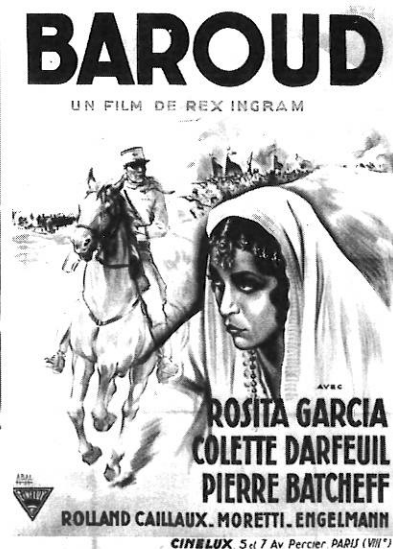
C'est peut être ce qui explique notre attirance "*naturelle*" pour les récits de guerre et pour la guerre elle-même jusque dans ses aspects audio-visuels, quoi qu'il en soit par ailleurs de l'appréciation qu'on peut porter sur la valeur des "*mystificateurs*" et des "*mythificateurs*". On y retrouve inconsciemment de vieux archétypes sur le courage, la virilité, le sacrifice religieux dont on n'a pas encore tout à fait trouvé le succédané dans notre construction de la sociabilité, surtout après l'échec des idéologies révolutionnaires et progressistes. Certes, depuis 1914, et surtout depuis l'épisode nazi, la naïveté des "reportages" a changé de forme, ils s'appuient plus sur l'humanisme et sur des idéaux apparemment plus affinés, mais le résultat est le même si l'on considère le bourrage de crâne plus subtil (?) auquel on a été soumis lors des "papiers" journalistiques concernant, qui la guerre du Golfe, qui l'ex-Yougoslavie ou les péripéties du Rwanda et de la région des Grands Lacs. Ceux-là même qui veulent faire une critique de la guerre ou alimenter une réflexion sur ses pratiques n'échappent pas à l'ambiguïté d'une telle fascination jusque dans leurs remarques négatives ou réticentes : que l'on pense à Tolstoï, Vigny, Psichari, Jünger, Cendrars, Mirbeau, Jules Roy...

Il ne faut pas enfin oublier non plus que les films de fiction ont contribué à leur manière à la constitution de culte de héros particulier dont le public, vu leur succès, était en attente. Parmi ceux-ci certains se sont vus revêtus du casque colonial. La même opposition bon/méchant, beau/laid s'incarne ici dans un autre stéréotype : le méhari ou légionnaire/le touareg ou le "salopard" / dont le cinéma colonial a beaucoup usé. Pensons aux personnages affrontés dans la guerre du Rif dans *Feu de Baroncelli* (1926, remake sonore 1933), d'*Occident* de Fescourt (1927, remake sonore 1937) ou du film de Renoir, *le Bled* (1929) célébrant le débarquement en Algérie en 1830. Le cinéma parlant reprendra les mêmes clichés s'appuyant sur le légionnaire au képi blanc pour constituer un mythe fort fondé sur un uniforme spécial, un passé mystérieux, un esprit de camaraderie, une fidélité aux valeurs de la Légion, un héroïsme désespéré. On se souvient surtout de *La Bandera* de Duvivier (1935) où Jean Gabin magnifie le thème qu'il reprendra dans *Quai des Brumes*. Dans le film de Paulin, *Trois de Saint-Cyr*, on nous montre toute la beauté patriotique de mourir...en Syrie.

La guerre depuis le coin salon-télévision

Les faits de guerre grâce aux médias et à la télévision nous sont désormais connus sur le champ: c'est sur l'instant que nous pouvons assister en direct à ses péripéties. Toutefois ces représentations audiovisuelles obéissent à leur propre logique d'exposition destinée à un public assis confortablement dans son coin télévision. On peut alors légitimement s'interroger sur la réalité de ce qui nous est offert. Avons-nous une vision de la guerre plus réelle qu'autrefois, sommes-nous plus informés en fait que Fabrice Del Dongo à la bataille de Waterloo dont il ne saisissait des éléments que par bribes et sans signification coordonnée et générale ?

Ce fut le cas récemment avec la présentation de la guerre du Golfe à la télévision qui fut conçue en fonction des propres exigences techniques et esthétiques de cette dernière et non en vue d'un reportage académique. En premier lieu, cette guerre ne se trouvait pas sur un terrain trop éloigné et elle semblait autoriser en second lieu une "facile" séparation - bien assénée - entre les Bons et les Méchants. Cependant, comme la guerre n'était pas toujours au rendez-vous des



Informations, les commentateurs et ceux qui envoyaient des images eurent de nombreux "blancs" à combler pour le spectateur par suite d'une longue attente entre le début (l'introduction) de la mise en scène et la fin (la conclusion du drame à évoquer). Il leur fallut meubler les intervalles de creux pour continuer à donner l'apparence d'une progression, d'un dynamisme, pas toujours évident sur le terrain, intervalles qui rompaient de manière tout à fait inopportune le rythme propre de la retransmission. Pour éviter l'ennui possible de leurs spectateurs, ils se transformèrent en aménageurs d'un récit pour le muscler, le rendre passionnant ou nous tenir en haleine dans l'attente du prochain épisode comme dans n'importe quelle bonne série T.V....

On commença par identifier et qualifier l'ennemi, puis à évoquer la possibilité du conflit. Puis quand la guerre survint, on s'ingénia comme dans n'importe quelle série dramatique ou criminelle à introduire le sujet par des clips associant le romantisme de la mer (avion décollant d'un porte-avion dans le coucher du soleil) et celui du désert (tanks et hommes dans la poussière de leur avancée). Nous étions à la fois fascinés par ces images prises sur le vif grâce aux caméras placées dans le nez des bombes téléguidées tout en ayant un désagréable sentiment d'irréalité, de fiction devant des images qui en fin de compte renvoyaient bien à une guerre réelle. En même temps, on nous présentait le triomphe de nos techniques informatiques comme capables de bombardement chirurgical, le fin du fin dans la destruction des objectifs de guerre qui faisait qu'on pouvait quasiment entrer dans la salle de bains de l'adversaire sans toucher aux individus humains même si certains eurent l'impression qu'on visait, en fait, comme avec les bombardements sur Hambourg et Dresde, à la fin de la seconde guerre mondiale, des objectifs civils de manière si imprécise qu'on pouvait assimiler ce type de bombardement à du terrorisme.

Enfin lors de la "débandade" finale avec le parachutage des "nôtres" sur les arrières ennemis, la reddition ou la fuite de ces derniers prouvaient bien notre "compétence" et la justesse de nos motivations, leur stupidité, leur couardise et leur manque de qualités. Nous savons depuis, comme après toutes les guerres d'ailleurs, la réalité des choses. Le bombardement chirurgical fut plutôt assez grossier et en l'absence d'informations autres que celles produites par "nos" partisans, il était difficile d'avoir un oeil critique en la matière. On ne disposait certes pas de toutes les sources possibles et souvent celles dont nous disposions étaient répétées à satiété dans leur partialité. Le scénario proposé n'était pas toujours à la hauteur des ambitions des "producteurs". On s'en rappela, quand au Mozambique, on préféra filmer un faux débarquement des Marines, plus vrai que le réel qui, lui, s'effectuait un peu plus loin. Le reportage pouvait enfin bénéficier de tous les recours de la technique, de la sono, du cadrage sans gêner les professionnels de la guerre en action.

En dépit de ces insuffisances, la médiatisation de ces événements de la guerre du Golfe fut vécue comme du grand art scénique, palpitant et émouvant dont la durée fut assez courte pour avoir un début et une fin formant un tout et sans l'embarras qui aurait pu surgir avec le temps de se demander qui avait vraiment raison dans ses motivations d'enclencher un tel combat. Comme dans les films de série B, cette guerre exprimait alors, selon un code esthétique, la juste victoire d'un gentil héros venant à bout du méchant pour le plus grand bien du service de l'Occident.

La guerre sans fin et multiforme entre Israël et les Palestiniens du Liban révèle elle aussi des aspects ludiques qui font penser à un jeu virtuel : le pays, les bombardements, les réfugiés, la vie, la mort, tout cela nous paraît imaginaire et est "produit" pour nous paraître tel. Nous sommes souvent ici en pleine fiction. Prenons le cas récent de Cana. Il s'agissait de détruire des Barbares, et si un hélicoptère "civilisé" détruisait une ambulance où se trouvait une famille de civils, c'était un véhicule déguisé en ambulance, arme d'un terroriste du Hezbollah. Même le nom de code de l'opération était charmeur par son clin d'oeil littéraire : *"Raisins de la colère"*. Dans ce monde crédule, les cibles annoncées n'étaient pas celles de nos frères humains de chair et de sang, mais là comme ailleurs, la figure générique et naturalisée du *Grand Ennemi* opposé au genre humain : identifié, peut être, un peu trop assimilé à l'Occident, à son responsable américain et à ses serviteurs du moment. Ce grand ennemi désigné, on en faisait un zombie, cent fois écrasable, sans état d'âme : ce n'est pas un homme. Cet ennemi, de lui même en l'occurrence, comme certains de nos activistes corses, se montrait aux télévisions étrangères dans le même registre : des automates

aux visages noircis, bardés d'explosifs et prêts à aller fanatiquement à la mort sans broncher. Dans les deux cas, on est vraiment hors de la vie normale : d'un côté les héros "occidentaux", de l'autre des Anges de la mort, plus ou moins terroristes islamistes et iranophiles. Pourtant les corps des civils libanais déchiquetés sous le drapeau de l'ONU appartenaient bien quelque part à une certaine réalité. Peut-être au delà de leur terreur, des larmes et du sang des leurs, ces Libanais devaient-ils sans doute en outre souffrir de l'irréalité à laquelle on les condamnait des deux côtés. Quelle existence avaient ces morts ?

Et la réalité ?

Dans cette guerre du Golfe, nous pouvions assister en direct aux événements. Nous pouvions attendre comme les Israéliens la chute des fusées Scud. Contrairement aux films de fiction, nous ne savions pas plus que les Israéliens ou les Irakiens où les fusées allaient finalement exploser. Un cinéaste américain, Dallas Riddle, qui filma la défense de son ambassade à Saïgon commente ainsi son travail : *"c'était la guerre, mais c'était comme si on regardait un film, c'était tellement irréal qu'on n'imaginait plus qu'on tuait vraiment des gens, qu'on les mutilait, qu'on les explosait, on regardait les corps projetés en l'air telles des poupées en chiffon, comme au ralenti."*

Dans cette perspective, qu'en est-il de notre rapport au réel ? En un sens, nous étions plus près du réel que ne l'était Fabrice à Waterloo, nous pouvions par nos émotions entrer en sympathie avec les destinataires de bombes. En un autre sens, nous étions, bien plus qu'avant, coupés du réel en ce qu'être sympathisant, bien à l'abri à des milliers de kilomètres, n'a rien à voir avec ce qu'éprouve *in vivo* celui qui participe sur le terrain. Bien à l'abri, le spectateur découvre une *image* comme sur un miroir et heureusement, car il ne lui serait pas possible, psychologiquement et moralement parlant, d'éprouver de fait, sans sombrer dans la folie, les tragédies et les misères du monde que chaque jour nous apporte la télévision. Nous voyions des accidents, des actes de terrorisme, du sang, des pleurs, mais ce n'était pas vraiment réel pour nous malgré le luxe des détails assénés à l'envie. En outre, dès que le sens critique reprend le dessus, l'on sait bien que les monteurs d'images font des découpages qui "arrangent" la réalité dans le sens des pré-supposés ou des ordres et qu'une image peut tout vouloir dire et son contraire en fonction du son, du commentaire et des images précédentes et suivantes. Les reporters, les monteurs utilisent des procédés, des conventions d'école qui oblitèrent la pure et dure réalité, celle que peut-être aurait saisi une vidéo d'amateur et qui en fait parfois le "prix" jusque dans son aspect peu esthétique. Ces conventions organisent le réel, le constituent et par leur vernis aident à faire accepter l'inacceptable réalité. C'est par cet effet de l'art que la violence imaginée et produite au cinéma peut être bien plus forte que celle que nous éprouvons en chair et en os. Même si les procédés des journalistes-reporters se rapprochent des procédés des fictions cinématographiques, la différence persiste en ce que si nous pénétrons dans une intrigue par la réussite d'une fiction, le reportage quant à lui nous transforme en observateurs, en voyeurs. Les procédés journalistiques de communication des nouvelles empruntent de plus en plus aux procédés esthétiques des films de fiction. On est donc en droit de se demander pour l'exercice de notre sens critique ce qu'il en sera quand cette différence sera tout à fait abolie et insaisissable, quand le virtuel vaudra le réel et réciproquement....

V

DE LA PUBLICITE OU DE L'USAGE ETHIQUE DE LA REALITE ET DE LA FICTION



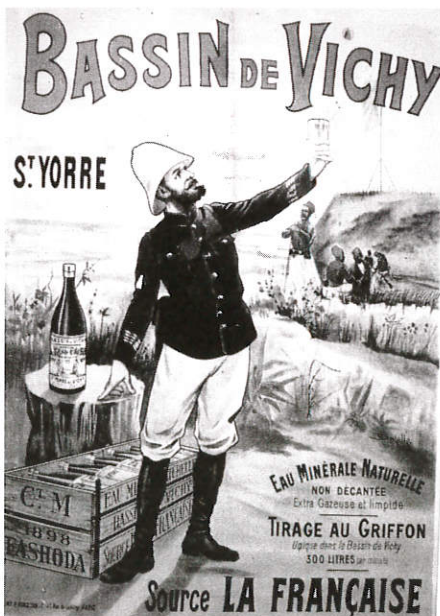
United Colors of Benetton

Il n'y a apparemment aucune relation entre le produit qu'on doit vendre et l'illustration proposée. Une telle publicité est-elle innocente ? Où est-elle si proche de la violence et de la guerre qu'elle est immorale et indécente en dépit de son aspect esthétisant. La réclame est-elle plus efficace quand elle véhicule autre chose que des rêves ?

Les remarques finales de notre quatrième partie nous invitent à examiner de plus près le traitement des rapports entre éthique et économie. Ce débat ne date pas d'hier mais il a trouvé à notre

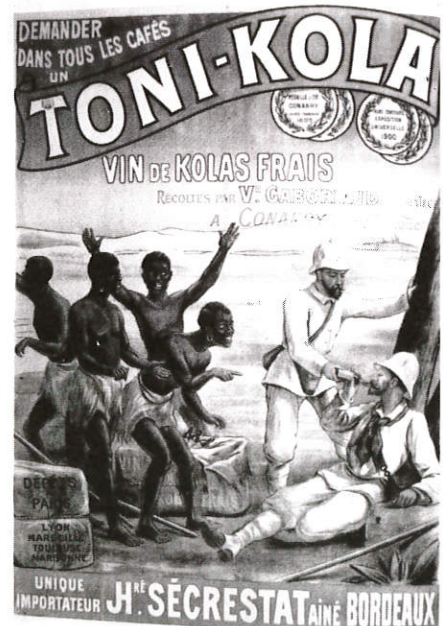
époque une expression particulièrement provocante -et donc source de mise en examen critique- avec *United colours of Benetton*.

Quand ce leader mondial de l'habillement entreprit l'intense campagne publicitaire que l'on connaît à partir de vêtements très colorés en liaison avec des êtres humains de diverses "couleurs", on a pu être sensible à une campagne publicitaire qui positivait une philosophie politique fondée sur la pacifique et juste coexistence des communautés culturelles. Par la suite, ces campagnes s'appuyant sur des thèmes comme la guerre, le sida ou l'accouchement furent moins appréciées surtout par ceux qui se retrouvaient, par modèles interposés, sur leurs immenses panneaux



Lithographie d'Auzolle 1898

Lithographie 1900

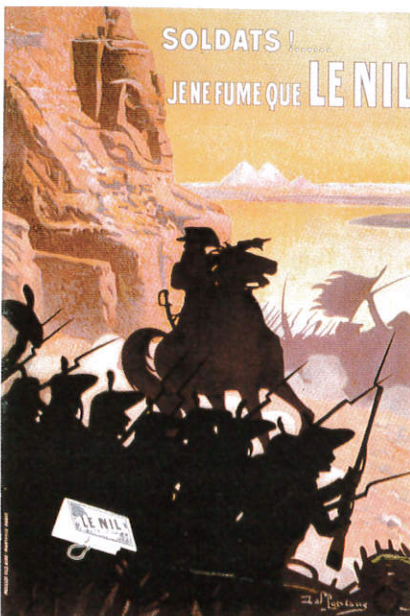


publicitaires : les mercenaires, les victimes de guerre, les sidéens.

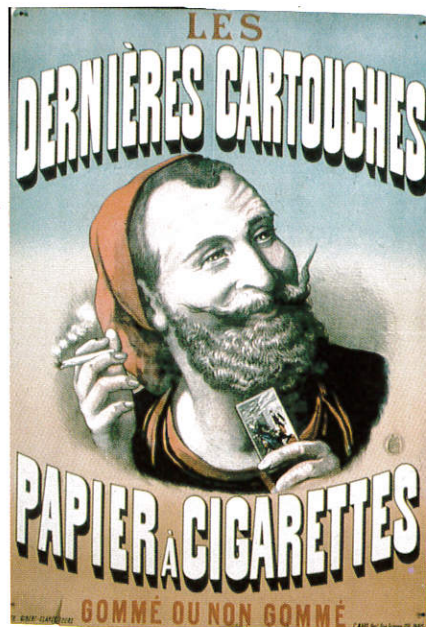
Les motivations idéalistes et éthiques des premières campagnes semblaient avoir disparu, quand seules la souffrance et la guerre prises en elles-mêmes sous-tendent désormais l'achat espéré d'un vêtement. Ce qui aurait été acceptable, s'il était agi, en utilisant le thème de la guerre et de la souffrance, de soutenir la cause des victimes ou des réfugiés, ne l'est plus quand seul semble être recherché le choc publicitaire pour le choc afin d'accrocher les regards du client. En effet, la publicité à cet égard n'a que faire de considérations éthiques, son seul étalon, c'est l'efficacité économique : faire vendre. Peu importe la légitimité éthique du procédé.

Ce reproche est d'autant plus profond qu'on ne peut se dérober à cette publicité diffusée par des spots télévisés, et qu'on ne peut manquer de la voir sur ces immenses panneaux dont nos villes s'enlaidissent. C'est un message qui, bon gré mal gré, s'impose à tout le monde. Dès lors, on ne peut rester indifférent aux procédés empruntés par les "bonimenteurs", surtout ceux dont le seul idéal est la spéculation. Comme aurait dit Kant, que se passerait-il si tout le monde se mettait à agir selon ce principe ?

Les partisans de la campagne de Benetton, de leur côté, insistent sur le côté pédagogique et civique ainsi développé qui permet par le biais de la publicité qui touchera le plus grand nombre, de sensibiliser les "masses" aux "vrais" problèmes de notre temps : le racisme, les guerres, les exclus du sida. Les trusts les plus affermis affirment ainsi leur "*devoir d'investir*" une partie de leurs bénéfices dans des actions humanitaires visant à moraliser nos compatriotes en les faisant réfléchir. Cela ne saurait les dispenser d'avoir des actions plus discrètes comme la sponsorship de recherches scientifiques ou d'activités proprement artistiques dont le but moral évidemment s'impose, mais sans pouvoir mobiliser alors autant l'ensemble de la société. Les concepteurs des dernières campagnes, comme, celles utilisant les derniers moments d'un sidéen ou l'arrivée d'un nouveau né un tant soit peu sanguinolent, remarquent que c'est peut être, au fond, une réaction esthétique négative primaire, propre à l'homme du commun qui vient freiner ici une dimension éthique bonne à promouvoir en dépit de son côté peu ragoûtant....



Dellepiane vers 1900
(Musée de la Publicité)



Anonyme, vers 1900
(Musée de la Publicité)



Georges Scott, 1919
(Musée de la Publicité)

VI

"C'est parce que nous vivons de mort lente que nous rêvons de mort violente " Baudrillard

DES AMBIGUITES PRATIQUES DES FICTIONS ESTHETISANTES : DU VIRTUEL LUDIQUÉ AU REEL POLITIQUE

Le "goût "pour la violence n'est pas le fait des seuls violents ou d'impénitents militaristes. Les plus doux des pacifistes peuvent tout aussi bien -en tout bien, tout honneur- se laisser aller au plaisir de se complaire à de douces rêveries violentes...Ce qui peut rendre un livre, une B.D., un film palpitant même pour la plus respectable des vieilles dames de la meilleure société, c'est la présence d'une certaine violence qui met aux prises par exemple leur héros -beau et incarnant leurs valeurs de justice- à un triste sire -laid et représentant un déni de justice-. Certes, cette violence peut n'être qu'évoquée et doit avoir le bon goût de se dispenser de descriptions trop criantes de réalisme ou d'imagination comme dans les oeuvres de Sade. C'est pourquoi de bien bonnes âmes peuvent naïvement prendre plaisir à divertir leurs semblables en écrivant des romans policiers où l'humour même n'est point absent comme d'autres prennent un pur plaisir -esthétique- à lire A. Christie ou à regarder les réussites filmées de Derrick ou de Colombo. On s'intéresse aux situations agréables qui se déroulent sans s'occuper, en fin de compte "pour de vrai ", de la mise à mort qui n'apparaît que comme un simple élément de mise en scène qu'on ne saurait davantage imaginer en détail, car alors ce serait vraiment trop choquant, et qui, à ce titre, est occultée. Chacun choisit dans son entourage sensoriel ce qu'il peut intégrer en fonction du contexte qu'il est capable de construire et de supporter. Sans doute, un peu comme un chirurgien peut s'intéresser à un "beau "cancer qu'il découvre en opérant sans trop se demander ce qu'il en sera du destin du malheureux opéré qu'il n'a pas à prendre en compte directement comme la famille. Sans cette occultation scientifico-esthétique, il ne pourrait effectivement plus continuer à opérer, écrasé qu'il serait sous le poids de son affectivité trop sollicitée. C'est en ce sens général que la violence dans nos médias nous est présentée sous à peu près toutes les formes imaginables, pour nous "amuser "sans choquer notre profonde sensibilité comme elle le devrait : nous sommes en un sens anesthésiés.

Plus la réalité est molle, plus violent est le rêve.

Notre époque qui "vit "sous le règne de la soi-disant communication, a tendance à privilégier la forme plus que le fond, l'apparence plus que la réalité, l'événementiel plus que l'essentiel. On comprend alors que "l'esthétique "dans tous les domaines où elle s'exerce l'emporte sur la réflexion et la pensée. Dans ce cadre, nos sociétés - du moins occidentales - en dépit de leurs problèmes de chômage, de pauvreté et de fracture sociale, ont atteint un tel degré de développement

qu'on ne peut plus guère en mobiliser les masses pour d'autres "grands bonds "en avant, que ce soit dans l'ordre de la production ou de la consommation : nos gaspillages en deviennent même pour certains écoeurants et scandaleux. Corrélativement, on a de la peine à imaginer de nouveaux idéaux, de nouveaux défis. Posséder plus de gadgets ne saurait suffir à remplir une vie. Dans l'exacte mesure où l'on n'a plus généralement à lutter contre une réalité rebelle, on a peut-être trop tendance à se complaire dans des rêveries et un imaginaire mortifères dont il faudrait mesurer l'aptitude à déboucher dans certains cas -pathologiques ?- sur des actions elles-mêmes mortifères. Notre environnement technique dispose d'une telle infinité de ressources, que nous ne savons pas trop à quoi les employer. Combien de caméscopes au fond des placards, des machines à traitement de textes sous-employées, des messageries ou d'Internet au rancard une fois les premières séductions passées, comme l'enfant -au désespoir des donateurs- se lasse très vite des jouets offerts après les premières émotions de la prise de possession. On pourrait en dire sans doute autant de certaines formes d'unions amoureuses issues d'un magnifique coup de foudre et qui ne peuvent tenir la route...

Un tel constat corrobore l'idée de la fracture générationnelle. Les plus âgés, ceux qui ont eu à se battre pour accéder à quelques acquis ont tendance à considérer les jeunes de la vague montante comme simples jouisseurs sans idéal, incapables de parcourir le chemin qu'eux-mêmes ont parcouru, faute de cœur à l'ouvrage, tandis que ces derniers, oublieux du cheminement qui laborieux leur permet de jouir "naturellement" des acquis anciens sans avoir eu à en payer le prix, ont tendance à dévaloriser ces efforts antérieurs. Dire que les jeunes n'ont pas d'idéal est bien sûr une erreur, "en partie explicable", il faudrait dire que leurs buts et leurs engagements, à cause du point de départ historique qui est le leur, sont différents surtout d'ailleurs dans leurs formes d'expression. Les plus âgés décontenancés, on le comprend, par ces nouvelles façons de communiquer peuvent être amenés, par paresse d'esprit, à établir indûment entre de nouvelles formes d'expression et une réalité des conduites nouvelles plus ou moins chocantes une liaison. C'est ainsi que l'on peut s'interroger sur la qualité plus brutale des nouveaux jeux guerriers actuellement à la mode. Mais leur nouveauté n'a rien à voir avec leur brutalité supposée plus grande. Les jeux guerriers ont toujours été encouragés au titre de la production de la virilité. Nos jeux actuels ne sont pas essentiellement plus brutaux *in se* du simple fait des formes nouvelles que nos cultures peuvent leur offrir. En un mot y a-t-il une grande distance et différence ou non entre cultiver intellectuellement ou affectivement un style violent et le mettre réellement en œuvre ?

Au cas où l'on admettrait que notre société est bien plus violente que celle d'hier faudrait-il en incriminer les dérives de l'imagination violente telles qu'elles sont mises en place dans divers jeux et activités modernes de loisir ? Il est sans doute vrai que les énergies développées dans l'imaginaire violent du monde ludique peuvent, sur des esprits non cultivés et non critiques, où le passage à l'acte n'est, ni réfléchi ni maîtrisé, déboucher sur des pratiques de violence réelle. Toutefois, une chose est de jouer un scénario sadomasochiste, une autre d'y succomber insensiblement en perdant de vue l'essence même du jeu et du rêve. C'est également tout le problème de la catharsis du jeu théâtral depuis Aristote et Bossuet....

Jouer avec la mort sans risques

Le problème semble être celui de la détermination -qui varie selon les cultures et les individus- des frontières entre le réel et le virtuel. Il est indéniable que notre culture technique des jeux de violence est devenue de plus en plus réaliste, on frôle davantage le danger réel et les approches d'une mort violente en particulier dans les nouveaux sports à la mode, mais sans toutefois la vivre intégralement bien entendu. Ces jeux virtuels de violence peuvent d'ailleurs utiliser des clips empruntés à des documentaires sur la violence, "authentifiant" ainsi l'événement en question et en

accroissant la force de vérité. La machinerie moderne des trucages et des effets spéciaux peut très bien donner l'illusion du jet de sang et des membres arrachés, une illusion peut-être comme on dit, plus vraie que nature. Un événement virtuel peut être pris pour un événement authentique, une vraie copie conforme. On en vient ainsi à "tuer" sans le faire, ni subir les peines afférentes, à "être tué" sans mourir. La technique du film en trois dimensions avec son stéréophonique peut déjà surprendre le plus averti et le plus endurci des spectateurs et lui faire éprouver de grands frissons de peur. On peut même alors entrer plus loin dans la réalité virtuelle avec la présence dans la salle même devant et autour de nous, de tous les éléments imagés du film en 70mm. D'autres techniques interactives permettent de palper, de sentir le froid ou l'odeur de rose, d'entrer dans l'intrigue et d'y jouer son propre rôle. Il existe de tels CD-rom pour l'entraînement des pilotes de chasse mais aussi pour le loisir de ceux qui veulent se battre, participer à une course automobile ou entrer dans des relations sexuelles sans tabou : le tout sans danger... Comment penser et réagir face à cette réalité de l'irréalité qui sera la marque des prochaines années du XXIème siècle. Jusqu'à quel point cette réalité va t-elle permettre de modifier -ou éliminer- la réalité de la réalité ? Sera t-il toujours aisé de faire la différence entre les deux ? La réponse n'est pas entre nos mains, encore moins dans celles des individus de plus en plus nombreux qui se passionnent pour ce type d'expériences et qui, oubliant que ce n'est qu'un jeu, peuvent perdre le sentiment du réel. On peut en arriver à ne plus bien savoir si le tir d'une arme est réel ou virtuel. La mise en place sur grande échelle de jeux vidéo virtuels est problématique, où l'on devient sans effort pilote détruisant des chasseurs ennemis, général romain, de la guerre de Sécession, de la dernière guerre ou mieux de la guerre de demain. On connaît l'engouement pour des jeux comme *Command and Conquer* sur Internet où se connectent des centaines de joueurs qui ne parlent même pas la même langue mais qui y développent leur propre histoire, leur propre vie ou celui de *Red Alert* où l'on revisite la guerre que Staline aurait pu déclencher contre l'Occident, chacun des joueurs étant à même de découvrir de nouvelles stratégies comme par exemple imaginer que des tanks puissent être repoussés par de l'Infanterie qui a son tour pourrait être mise à mal par des chiens!...

De la culture esthétique et des comportements induits

Notre culture économique fondée sur le loisir -imposé ou non- peut nous inciter à jouer et nous pouvons constater que jouer à la guerre est quelque chose de populaire dès l'enfance. *La guerre des boutons* est de toutes les époques et de tous les pays.

Si, autrefois les jeux guerriers n'étaient l'apanage que de quelques membres distingués de sociétés d'histoire militaire qui faisaient réendosser à leurs membres quelques vieux uniformes d'époque pour entendre encore une fois le son des canons à blanc, ils se sont à l'heure actuelle très répandus pour faire revivre et jouer tel ou tel combat historique. Beaucoup d'arts martiaux, pour la plupart d'origine asiatique et japonaise, cultivent un épanouissement physique et mental dans le cadre d'une vieille philosophie dont un des éléments est précisément la beauté du combat. On connaît aussi la fascination qu'exerce les films d'arts martiaux, de Bruce Lee en particulier, dans les pays du Tiers-monde ou les classiques des jeux vidéo comme *Street-Fighter* ou *Mortal Kombat*.

Beaucoup de jeunes et de moins jeunes s'investissent souvent presque à plein temps et de manière très appliquée à des jeux de rôles. On y passe d'un jeu de société à un jeu de guerre ,avec uniformes et armes munies de balles de peinture, qui se déroule en pleine nature. On y peut, par exemple, revivre les tactiques en jeu lors de la seconde guerre mondiale tout en empruntant ses modèles à des bandes dessinées. Même s'il s'agit d'un jeu de pure fiction, les manuels relatifs à ces jeux de rôles exposent avec précision et réalisme les fiches techniques afférentes à chaque modèle d'arme employée et même ceux des différentes armes en usage de nos jours. Il est vrai d'ajouter cependant que des tendances plus sportives s'énoncent maintenant dans certaines de ces compétitions d'où les animateurs veulent éliminer tout esprit de violence pure. Il en est de même du

contenu de nombreuses revues pour modélistes où les amateurs puisent leur documentation pour étayer leur souci de vérité et de réalisme dans la mise en scène de leurs différents modèles réduits et du seul souci technico-esthétique dont ils se veulent possédés.

La mode de collectionner des uniformes, des armes, des engins motorisés de la guerre, a toujours existé, mais il semble que cette mode n'a jamais atteint un si haut niveau qu'avec la seconde guerre mondiale, avec ses hauts lieux de conservation et même de reconstruction puisqu'on ne se contente pas de modèles réduits, mais bien de récupérer par exemple un appareil militaire en l'état où ne manque pas "*le moindre bouton de guêtre*". Nous avons même connaissance d'un essai de reconstruction d'un avion de bombardement anglais, le *Halifax*, dont on ne dispose actuellement d'aucun exemplaire, mais qu'une équipe de passionnés à Elvington, près de York où il était basé durant la guerre, reconstitue à partir d'éléments recherchés d'avions abattus en mer ou en territoire ennemi : un véritable puzzle compliqué du fait que l'équipe en question n'a pas retrouvé les plans techniques des diverses versions de l'appareil...

Dans un monde où il reste peu de contraintes physiques ou morales et peu de repères idéologiques, ces types de délires obsessionnels légers, cette chasse à l'objet peut être interprétée comme une saine réaction de l'imaginaire contre les effets débilissants d'un quotidien fastidieux et insignifiant. Tout le monde n'a pas les ressources de se plonger, pour y échapper, dans la mathématique pure, la métrique de la poésie scaldique ou les greffes de rosiers...

Beaucoup subliment aussi ce besoin dans le voyage touristique-culturel sur fond de nostalgie : combien de pères et grand-pères débonnaires viennent d'Outre-Rhin revisiter dans nos régions les blockhaus de l'Atlantique où se sont passés "*les plus belles années de leur vie*". Qu'il est agréable, le plus souvent en groupe, de revoir la profonde Indochine pour mieux l'apprécier par le biais de souvenirs réinventés en partie pour la bonne cause, celle de l'union des peuples. L'exercice n'en est pas toujours sans danger pour les uns et les autres... On peut penser aussi à d'autres formes "touristiques" où l'on va visiter les "lieux de mémoire" où des violences guerrières se sont déroulées à des fins de vénération ou de réflexion métaphysique. Ce sont les plages du Débarquement, le site de Verdun, ou encore Massada, symbole de l'héroïsme des Sicaïres pour les Sionnistes d'avant-guerre.

Le problème est cependant de savoir si ces délires légers et ces jeux sont totalement neutres et anodins. Peut-on impunément jouer à la guerre sans devenir quelque part un guerrier en puissance, voire en acte. Pascal ne disait-il pas qu'à force de s'agenouiller, on finissait par croire?

On comprend bien que "refaire" la bataille de Waterloo ou d'Austerlitz puisse être vraiment un divertissement assez innocent -bien que curieux- peut-être, pour certains: c'est si éloigné dans le temps. Mais serait-il aussi anodin de participer à un jeu de rôle traitant de l'extermination des Juifs durant la dernière guerre quand on sait l'émotion soulevée par ce professeur de physique qui avait donné comme exercice à ses élèves le calcul du volume de monoxyde de carbone nécessaire pour tuer un juif en 20 minutes... ? Ici, il semble qu'on franchisse la barrière de la décence et du bon goût, frontière qui définit *hic et nunc* ce qui est moralement acceptable et ce qui ne l'est pas. Il nous faudrait apprendre la production et le fonctionnement social de cette frontière. Peut-être est-elle, en dépit de nos valeurs "universelles", simplement relative à un temps et à un lieu. On peut peut-être concevoir qu'un tel jeu indécent en France, en 1997, pourrait être "neutralisé" quant à ses conséquences morales dans un siècle et en Chine... Rien de plus évanescant que le concept du progrès moral....

Se poursuivre le week-end dans la nature à coup de fusil à *paintball*, est-ce simplement un jeu d'adresse physique où l'apparence militaire n'est nullement signifiante et reste simple apparence et décor, est-ce un succédané, un défolement pour des personnes qui aimeraient en découdre pour "de vrai" et qui n'ont pas le courage d'un Bob Denard, ou encore un simple entraînement militaire, une mise en forme pour romantiques attardés au même titre que la chasse qui, si on en croyait certains chasseurs, n'aurait pas essentiellement vocation à abattre du gibier.

Bref est-il longtemps possible de jouer sans devenir sérieux à un moment donné. Un Tartuffe qui serait longtemps tartuffe ne deviendrait-il pas un saint? Faut-il concevoir qu'à force de mimer la guerre et la violence, on ne puisse en venir "tout naturellement" à être influencé et entraîné par le jeu des attitudes requises dans ces activités "ludiques". Comme disaient nos grand-mères : "*jeux de mains, jeux de vilains*", on commence par les rires et on finit par les pleurs...

En avant, la musique

Le thème des rapports entre la musique et la guerre suffirait à lui seul à justifier une exposition. Autant que les motifs visuels, les motifs sonores ont été utilisés pour scander les fastes du pouvoir militaire, inciter les troupes au combat et transmettre les ordres. C'est ainsi qu'en 1670 une ordonnance établit l'unité des signaux battus par les tambours dans l'infanterie à une époque où Lulli composait pour les corps militaires. La musique a souligné le pouvoir militaire des janissaires tout comme les roulements de tambours enflammaient les combattants et les cornemuses écossaises décourageaient l'ennemi. Pas de cérémonies commémoratives sans musique pour que les grands souffles viennent en inspirer les acteurs et spectateurs : *la Marseillaise, le Chant du départ, les Africains* ont pu accompagner ainsi les grands mouvements populaires. Pendant la Révolution et l'Empire, la musique militaire a connu un grand renouveau avec Cherubini, Gossec, Méhul, Gretry. Napoléon appréciait ces "*mâles harmonies qui inspirent l'audace et le courage*"



Musique de Spahis

Non seulement les musiques militaires ont aidé au maintien du moral des troupes avant, pendant et après les combats, mais certaines formes musicales populaires ou élitistes ont été reprises par de grands ensembles musicaux militaires. Pensons aux Chœurs de l'Armée Rouge qui se sont illustrés par des thèmes folkloriques ou des emprunts plus classiques. L'excellence de leur production rejaillissait sur une prodigieuse armée qu'ils représentaient, elle-même censée être l'émanation d'un grand pays et d'une grande politique progressiste. C'est à ce titre que ces Chœurs comme tant d'autres ont été des moyens diplomatiques et esthétiques ayant contribué à l'assise d'un certain impérialisme. Plus modestement, mais tout aussi profondément des musiques ont accompagné les aspirations soupirées des soldats à rentrer à la maison comme "*Auprès de ma blonde*" ou les "*White cliffs of Dover*" de Vera Lynn, musiques qui souvent en même temps qu'elles inclinaient vers la fin de la guerre permettaient de la poursuivre. Pensons au succès dans les deux camps de *Lili Marlène*, pensons aussi à "*Longue est la route*" ou à "*Tipperary*". Des chansons comme "*Wir fahren gegen England*" se sont transformées en désignant en fin de compte un but de guerre. Ce n'est donc pas indûment qu'E. Rostand dans son *Cyrano de Bergerac* faisait dire à son héros :

*"-Approche, Bertrandou le fifre, ancien berger ;
 Du double étui de cuir tire l'un de tes fifres,
 Souffle, et joue à ce tas de goinfres et de piffres
 Ces vieux airs du pays, au dous rythme obsesseur,
 Dont chaque note est comme une petite sœur,
 Dans lesquels restent pris des sons de voix aimées,
 Ces airs dont la lenteur est celle des fumées
 Que le hameau natal exhale de ses toits,
 Ces airs dont la musique a l'aire d'être en patois !...*

*Que la flûte, aujourd'hui, guerrière qui s'afflige,
 Se souvienne un moment, pendant que sur sa tige
 Tes doigts semblent danser un menuet d'oiseau,
 Qu'avant d'être d'ébène, elle fut de roseau ;*

*Ecoutez, les Gascons...Ce n'est plus, sous ses doigts,
Le fifre aigu des camps, c'est la flûte des bois !
Ce n'est plus le sifflet du combat, sous ses lèvres,
.....
C'est le lent galoubet de nos meneurs de chèvres !...
Ecoutez les Gascons, c'est toute la Gascogne !
.....*

Les hommes pleurent ; ils n'ont plus faim, ils vont au combat "

A propos de la guerre de 14-18, mais il en est ainsi de presque toutes les guerres, Cl. Ribouillault montre comment la musique au "front ", rattachée aux pratiques antérieures au conflit a pu servir de refuge tout en offrant une certaine joie collective aux différentes forces en présence. Elle a pu ainsi au pire de la tourmente avec ses concerts, ses bals, ses saynètes donner l'illusion d'une normalité et se prolonger dans des chansons pour se défouler, voire se révolter. Les instruments sont envoyés de l'arrière ou reconstruits à partir des possibilités locales : boîte à cigare, gourde de soldat, caisse à fruits. Les airs à la mode sont détournés sur des paroles *ad hoc*, (*La Tonkinoise, Viens poupoule*). La musique a donc été une soupape esthétique qui, à sa façon, faisait accepter l'inacceptable en attestant d'une humanité au sein de l'inhumanité tout comme on l'a vu dans les camps de détention de nazi où fonctionnaient des orchestres, certains même à l'occasion de l'arrivée des déportés...

D'autres formes de musique populaire ont été récupérées pour leur aspects esthétiques en liaison avec des conflits locaux après la deuxième guerre mondiale pour susciter un engouement pour la paix. Pensons ici aux musiques "californiennes" venant soutenir la propagande de paix au Vietnam. Dans tous les cas, on commence par fredonner un air qui plaît et on finit parfois par accepter les paroles ou les actions "politiques "qui s'y trouvent liées.

C'est ainsi dans un autre registre, au début des années 1950, le rock incarna une certaine idée des révoltes des jeunes. Certes les textes anglais, souvent incompris des auditeurs, étaient assez conventionnels, mais les parties musicale et visuelle, qui allaient avec, furent perçues comme une arme de provocation. L'"archéologie" du rock montrerait que par son biais esthétique, des jeunes et des moins jeunes tentaient, en choquant le goût des gens en place, de prendre de la distance par rapport à la société de ces derniers. En ce sens, le rock fut quelque chose qui avait à voir avec la Révolution. Si l'on veut la Révolution, on ne peut en effet se contenter de formes d'action, y compris au niveau esthétique, issues du passé. C'est le gilet rouge de Victor Hugo. Il faut donc innover.

Cette tendance connut semble-t-il à partir de 1970 des dérives plus spécifiquement violentes. On se servit sur les scènes où leurs artistes se produisaient d'effets spéciaux utilisés par ailleurs dans les films terreur, puis certains y ajoutèrent des symboles nazis, des croix gammées aux casquettes ou imperméables de cuir des uniformes allemands de la seconde guerre mondiale. Mais qu'on ne se méprenne pas : il ne s'agissait pas essentiellement de se faire le propagandiste des idées nazies, mais de provoquer, par le biais de symboles communément rejetés, une société trop bien assise. Il faut bien que jeunesse se passe... Même si cela a épouvanté certains bons esprits, ces tentatives blasphématoires n'étaient encore pas plus graves, ni plus déstabilisantes que le fait pour certains jeunes de se coiffer à la huronne ou pour certains libres-penseurs de la Belle époque d'oser faire un banquet de "sauceisonneurs "le vendredi saint. Il y a même une vertu catharsistique du blasphème et de l'irrespect...

Mais ce ne fut évidemment pas le cas pour tous les groupes. Certains ont tenté consciemment d'investir des objets esthétiques doués d'une grande réflexivité affective et dotés d'intentions plus directives. C'est le cas par exemple de groupes qui se sont séparés de la tendance dite *Heavy Metal*, comme ceux liés à *Black Metal* qui cultivaient une sinistrose très négative en utilisant des symboles liés au satanisme. Dans un premier temps, il ne s'agissait comme avant que d'innover dans un style personnel de révolte en expérimentant des formes musicales extrémistes au sein de leur propre conception de la musique. Mais, à tort ou à raison, certains groupes en ont profité pour médiatiser en parallèle des positions politiques qui dans certains cas

débouchèrent sur l'embrasement volontaire d'églises ou même des meurtres dont le responsable liait le sens à cette nouvelle idéologie. Il peut n'être parfois pas anodin de considérer que ces formes musicales pouvaient se relier à des messages racistes opposant le grand, bon et beau héros germanique ou viking aux dégénérescences de l'humanité aux mains des Noirs ou des Bronzés...

On connaît les dérives récentes des profanateurs du cimetière de l'Isle-sur-la-Sorgue à la sortie d'une répétition de la formation musicale, *Yug-Goth.*, Ces amateurs de musique *Death metal*, courant *Heavy metal* gothico-morbide, comptent dans leurs rangs des groupes comme *Cannibal Corpse*, obsédé par le viol et la nécrophilie ou *Carcass* qui propose des interludes enregistrés lors d'autopsie ou à partir de photos prises à la morgue. Les meneurs de ces profanateurs reprochent à la religion d'empêcher l'homme de vivre tout en précisant : "*mettre le crucifix à l'envers, c'était juste pour faire comme sur les pochettes de disques... Ce n'est pas du satanisme, c'était lié à l'esthétisme de la musique...*"

On connaît aussi les dérives de la subculture des rockers britanniques des années 1960 qui ont abouti en particulier en Scandinavie à la formation de bandes de motards et à leur lutte pour affirmer leur suprématie en banlieue. De règlement de compte en règlement de compte, à Copenhague par exemple, les *Bandidos* et les *Hell's Angels* -qui ont essaimé dans toute l'Europe et en France- en sont venus à utiliser des roquettes anti-chars pour la défense d'un univers en marge, où code d'honneur, description hiérarchique et fraternité d'armes se mêlent intimement aux actes de vengeance aveugles et à divers trafics illicites. Comme le disait l'un de leurs avocats, c'est une résurgence des Sagas islandaises où tout tourne autour de l'honneur et du respect : "*On se coupe la tête les uns les autres avec autant de bravoure que de stupidité*"

La liaison entre une musique et une idéologie est cependant difficile à établir. Si certains se réclament ouvertement d'une idéologie xénophobe et néo-nazie, d'autres exigent d'être jugés seulement sur la qualité intrinsèque de leur musique. L'appréciation qu'on peut porter sur eux est d'autant plus délicat que ceux qui la produisent ne sont pas toujours de fins penseurs et dialecticiens. Ils semblent seulement vouloir profiter de ce que cette musique, la leur, est momentanément à la mode, qu'on parle d'eux dans le show-business et qu'il soit, somme toute, assez réconfortant de se penser comme un grand géant blanc plutôt que comme un nabot d'une autre culture...

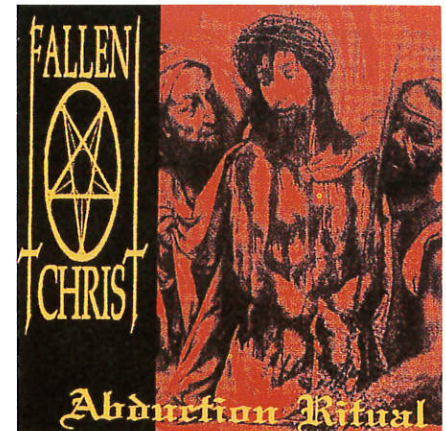
En tout état de cause, on sent bien, ici, comment une communauté peut très bien, par le biais de ce qui est mis en avant sur le plan esthétique de telle ou telle culture, être amenée peu à peu à entrer dans un système lié à des actes politiques. On connaît la réponse de Platon, vis à vis des poètes, qu'il voulait, pour cette raison, chasser de la Cité pour éviter que la sophistique du Verbe ne détourne les hommes de leur recherche authentique du Beau, du Vrai et du Juste.

Le contenu de revues ou fanzines comme *Deo occidi*, *Omega*, *Lutte du peuple* ou *Réfléchir et Agir* qui traitent de musique pour diffuser une idéologie néo-nazie témoigne de cet amalgame possible. Si pour les plus naïfs, il s'agit d'un goût ultime pour la provocation, par contre pour les meneurs comme ceux appartenant au groupe musical *Funéral* dont l'un des membres au moins avait participé à la profanation du cimetière de Toulon, il faut aller plus loin. Ce dernier n'hésitait pas à signer *Antithéros* des articles qu'il justifiait en vue de "*diffuser nos idées basées sur la destruction des religions juive, chrétienne et musulmane, pour la pureté et la reproduction de la vraie race aryenne*". Ce milieu est en fin de compte très perméable à l'idéologie des groupes d'extrême droite comme *Rock Napalm* où tout mélange racial est interdit pour éviter la confusion avec des "*parasites inférieurs*" et où l'image du Christ s'accompagne de ce commentaire : "*On recherche pour crime contre l'humanité Jésus dit le Christ, accusé d'être l'initiateur de persécutions et de meurtres de millions de personnes. Il est le fondateur du Christianisme, une religion de fanatiques qui promet la vie éternelle, mais a comme finalité l'esclavage*".

Il n'est pas question bien sûr de faire l'amalgame entre les sectes, le diable, le rock, les tueurs en série et les profanateurs. Il est pourtant indéniable que parmi les derniers profanateurs de cimetières, beaucoup se recrutaient dans les milieux de rock, voire les amateurs de jeux de rôle même si la plupart d'entre eux, n'y ont vu qu'un jeu. Satan peut devenir plus qu'un simple alibi anticonformiste destiné à seulement provoquer une société où ils ne sentent pas leur place.

Le rock gothique et surtout quelques uns des sous-courants du hardrock, le *Black Metal*, *Thrash Metal*, *Death Metal*, *Christian Death*, *Death can Dance* ont recours à la symbolique sataniste. Des vedettes du genre comme Judas Priest ont même été accusés de diffuser sur leurs disques des messages subliminaux incitant au suicide. On peut se demander si le fossé est vraiment large entre le chanteur de Deicide (*Death Metal*) hurlant : "Tuez les chrétiens... détruisez par le feu leurs églises", ou *Cannibal Corpse* dont les disques prônent l'orgasme par la torture, et le satanisme militant de groupes norvégiens comme *Mayhem*, *Emperor*, *Burzum* dont le chanteur de ce dernier s'affirmant national-socialiste a tué le guitariste du premier en 1993 à Oslo. *Black Metal* rassemble de plus en plus de fans en France, en Grèce, en Allemagne, aux Etats-Unis. Une maison comme *Osmose Production*, qui, bien que française, diffuse leurs disques fait figure de leader en ce domaine rentable. Des fanzines comme *Requiem Gothique* font de la publicité pour des ouvrages sur le Sabbat, l'Antechrist, les démons ou comme *Oméga* s'inspirent fortement de l'œuvre de A. Crowley (*La Goëtie*, 777, *le livre de la loi*) sur le même thème. Leur référence est la Bible *satanique* d'Anton La Vey. La "celtitude" n'est pas absente de cette mouvance : les messages du groupe druidique des Gaules s'exportent par le biais de *Requiem Gothique* qui comme *Lutte du Peuple*, émanation du parti nationaliste révolutionnaire, *Nouvelle Résistance*, sont proches d'une idéologie nazie.

On voit comment en appréciant la musique et la littérature afférentes aux groupes gothiques d'un point de vue initialement purement esthétique on peut en venir à brûler des Eglises, violer et tuer, comme en Norvège. A ce niveau les groupes les plus durs seraient en Norvège Dumni Brgir, en Autriche, Corova, en Allemagne, Légion, et en Pologne, Vele.



Par Internet, on a accès à la musique d'Heavy Metal qu'on peut commander par ce moyen quand la "censure" empêche une diffusion légale. On peut ainsi répandre à l'échelle mondiale diverses propagandes. (Extraits du catalogue des disques OSMOSE).



Vedette du groupe Marilyn Manson
(Hardrock n° 18 - nov 96)

VII

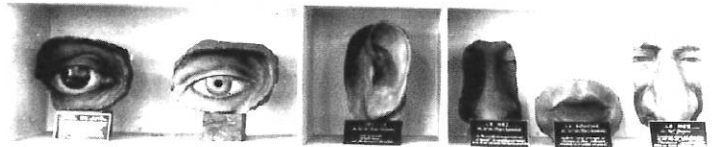
DE LA FIGURATION DE L'ENNEMI

Il n'y a pas que certaines sociétés traditionnelles à s'être livré à la chasse aux têtes. De manière réelle, comme en Amazonie ou en Papouasie, comme de manière plus symbolique ailleurs, il est commun que les hommes du crû s'estiment les seuls à être des hommes authentiques. On sait que dans beaucoup de cultures l'ethnonyme désigne en fait la qualité d'homme : ainsi des Inuits. Il est également commun qu'on ait tendance à considérer les gens du crû, mes proches comme des gens tout à fait supérieurs ou convenables, tandis que ceux des zones plus éloignées au fur et à mesure de leur éloignement et de l'ignorance qu'on en a, sont représentés comme forcément inférieurs ou tout à fait inconvenants : ils sont cannibales, sodomites, sorciers etc... Ces représentations justifient précisément qu'on puisse les sabrer, les tailler à merci, les brûler, bref leur faire payer cher leur supposée différence.

On peut comprendre, sinon approuver, que dans les sociétés qui entretenaient peu de relations d'interconnaissance entre elles, il ait été difficile d'innover d'autres conduites que celles traditionnelles selon lesquelles ramener un scalp d'ennemi chez soi procurait du prestige d'autant qu'on avait toujours, dans de tels environnements culturels, un deuil proche à venger par ce moyen à effet de *feed-back*.

Malheureusement, on comprend moins bien pourquoi et comment, dans des sociétés à haut niveau de connaissance, à fort moyen de communication et de contrôle et avec une reconnaissance positive des comportements pacifiques comme dans des sociétés européennes, judéo-chrétiennes, peuvent se former des figurations de l'ennemi. On connaît les théories de R. Girard sur le bouc émissaire. Sans entrer dans les tréfonds analytiques de notre psyché, on peut cependant constater qu'en cas de désaccords, on tend à occulter les circonstances de l'affaire pour cibler sur des personnes "responsables", à étendre sur les personnes appartenant à

**C'EST UNE NECESSITÉ POUR TOUT FRANÇAIS DÉCIDÉ
A SE DÉFENDRE CONTRE L'EMPRISE HÉBRAÏQUE
QUE D'APPRENDRE A RECONNAITRE LE JUIF
FAITES RAPIDEMENT VOTRE INSTRUCTION
EN CONSULTANT CES DOCUMENTS.**



Les traits typiques des Juifs.

(Exposition *Le Juif et la France*, Paris 1941 archives du Centre de Documentation Juive Contemporaine) Une fois l'image de l'ennemi, du méchant établie et approuvée officiellement, les exagérations les plus grossières ne semblent plus poser problème à la réalité expérimentée par ailleurs. Beaucoup d'Allemands comme beaucoup de Français, ignorant que l'« image » est plus symbolique que réelle « reconnaissent » la réalité des visages derrière leur caricature, processus bien connu, que nous pratiquons quotidiennement face aux caricatures -sans méchanceté ?- de nos hommes politiques

2) Exposition *Le Juif et la France* Paris 1941, Palais Berlitz. (Archives du Centre de Documentation Juive Contemporaine)



une même catégorie, les défauts et qualités qui n'appartiennent en propre qu'à certains membres de cette catégorie, c'est à dire à objectiver, à naturaliser et à réifier ce qui n'est, au départ, qu'un moyen commode, ni universel, ni objectif, de classer à première vue. Cette tendance vise aussi à relier "structurellement" une catégorie de personnes avec un certain type de problème même si en fin de compte beaucoup d'autres personnes peuvent s'y retrouver et se sentir concernés (les Auvergnats, les Juifs, les Ecossais, Les Hommes, les Femmes, les Fonctionnaires, etc...). On en vient alors à cette idée que les symboles expressifs par lesquels on désigne une personne ou un groupe de personnes figent de manière définitive, dans nos modes de pensée, l'alterité irrécupérable de l'Autre. Bien sûr, on trouvera toutes sortes de nuances dans cette projection, de ceux qui invoquent un état de nature voulu par Dieu ou par les gênes de l'hérédité jusqu'à ceux -plus soft- qui se fondent sur l'incommunicabilité des valeurs essentielles. On se souvient de cette réclame pour des rillettes, les vraies, dont la détentrice affirmait sans rire : "*nos valeurs sont autres, i.e. nous ne sommes pas du même monde*".

Il est aisé de comprendre qu'à partir d'un différent réel ou supposé réel qui nous oppose à quelqu'un, on soit enclin par auto-justification à *ensuite* accabler ce quelqu'un de tous les défauts imaginables qui expliquent qu'il soit assez insensé pour m'agresser et que j'ai à me défendre. L'image provisoire, partielle et peut-être même justifiée du début, tend par la seule force de sa présence et de sa logique à contaminer l'ensemble du jugement que je ne peux plus sereinement accorder à l'autre. Ce n'est plus une pensée naturelle de l'autre qui est à l'oeuvre, mais une image "naturalisée" de l'ennemi où, comme dit la Bible, à propos du jugement souverain et terrible de Dieu, même ses bonnes actions seront mises au débit de celui que Dieu a décidé d'exclure. On dit aussi plus couramment que "*celui qui veut noyer son chien l'accuse de la rage...*"

Cette image de "l'ennemi", même constituée à partir de faits insignifiants ou de portée réduite, va créer une constellation spécifique et focalisante. Elle est productrice d'une totalité où, par exemple, vont consonner à propos des immigrés -et parfois avec une catégorisation des "espèces" très élaborée- le fait de ne pas porter un habit à notre façon et selon nos normes (le passe-montagne des Nords-Africains en été, les souliers à talon haut des bonnes espagnoles dans le XVIème arrondissement...), le fait de mal maîtriser la grammaire de notre langue parlée par ailleurs avec un "drôle" d'accent, d'avoir beaucoup de femmes, et corrélativement, beaucoup d'enfants, d'être peu ardent au travail, de ne comprendre que la force, de vivre sur les assurances sociales, de draguer nos soeurs, nos filles et nos femmes, tout en confinant les leurs à la maison, voilées et incapables d'articuler un mot dans la langue du pays où elles vivent...

Dans cette même mentalité, on voit même que ce qui constitue une originalité positive chez nous, comme le sens d'une saine économie domestique bien ordonnée devient, pratiquée chez l'Autre, quelque chose de négatif : on parle de la mentalité cauteleuse du commerçant juif ou de l'épicier auvergnat, asiatique ou arabe....Si par ailleurs, on apprécie leur disponibilité ou leur compétence, on la mettra sur le compte d'une exception qui ne fait que confirmer la règle. On précisera, *ce n'est pas parce qu'il est ceci ou cela que ...*, ou, *bien qu'il soit ceci ou cela, sur ce point il n'est pas comme ses autres "frères"*.

L'efficacité redoutable de cette production de l'ennemi repose sur le fait qu'elle ne tient pas compte de l'expérience vécue par tout un chacun qui pourrait limiter les extrapolations et généralisations. Au contraire, elle s'alimente tout aussitôt des rumeurs, de ce qu'on a entendu à ce propos ou de ce que l'on croit par ailleurs. "*Tenez, c'est comme ce qui vient de se passer à Orléans, vous savez ces magasins d'habillement où ont disparu des jeunes filles*". La croyance non étayable ni étayée sur des faits objectifs ne peut que s'auto-justifier puisqu'elle n'a pas besoin pour cela de raisons. Cette logique de la croyance, selon les individus, les sociétés, les moments historiques, peut s'ancrer dans les différences raciales, sociales, culturelles, religieuses (un athée ne peut, pour certains, être un honnête homme...sauf exception bien sûr) ou les différences d'appréciation des valeurs sur l'argent, l'art, la vie sexuelle ou gastronomique...

A l'heure actuelle on peut penser que la logique fondatrice des figurations de l'ennemi ne sont plus comme il y a peu celles de la race, bien qu'on emploie encore ce terme de manière très imprécise, pas toujours fondées d'ailleurs sur des différences physiques comme lorsqu'on parlait de race espagnole et française. Prendre la race comme logique constitutive de l'image atteste d'une position politique extrémiste où l'on se plaît à croire que les gens prétendus d'une autre race sont "autres" sans toujours bien séparer ce qui appartiendrait au biologique et au culturel dans cette supposée distinction. De nos jours, cette logique renvoie plutôt à des croyances liées à des participations à valeurs différentes parmi lesquelles ne sont pas les moins négligeables celles dues à la religion. Il semble qu'on craigne davantage les effets des différences culturelles que des différences raciales. Ces dernières une fois identifiées semblent stabilisées et repliables tandis que les premières, par des jeux d'osmose et de métissage, sont éminemment contagieuses. Ceux qui font scandale en développant d'autres valeurs que les nôtres sont perçus comme polluant notre environnement et notre pensée : ils sont donc destinés à disparaître comme on le ferait d'une verrue sur un beau visage. Précisément, de même que la verrue en finit par devenir laide en- soi, de par sa situation sur un lieu de qualité, la différence produite entre nous et les autres se construit sur l'antithèse *beauté-laideur*. Pour la plus grande efficacité de cette opposition, on simplifie et on condense les points de conflits pour les réduire à des symboles qu'on n'a plus à penser et qui sont à portée de tout le monde dans leur appréhension.

Durant la période coloniale, des cartes postales "exotiques" contribuèrent à une "colonisation mentale" qui s'est insérée dans une vaste entreprise d'"exhibition de l'autre" à partir d'une "deshumanisation" et d'une "racialisation". On a ainsi abouti à l'invention de la figure de l'Indigène par laquelle on "exigeait" des groupes sociaux ou des peuples colonisés qu'ils se conformassent à ce que nous attendions qu'ils fussent: c'est à dire, barbares, cruels, superstitieux, libidineux...

Un exemple type : la construction du Juif

Un exemple bien connu d'une construction de ce type peut se référer à la façon dont les Nazis allemands ont systématisé des attitudes anti-juives qui, avant eux, étaient néanmoins déjà répandues un peu partout en Europe. Prenant appui sur des théories à la mode entre les deux guerres, ils classèrent tous les Juifs comme des sous-hommes à éliminer pour ne plus courir le risque de polluer et d'"enlaidir" l'espèce humaine. Les Juifs ne furent pas les seuls à subir cette stigmatisation par l'eugénisme. Les homosexuels, les malades mentaux, les Tziganes les rejoignirent dans cette catégorie. On parvint à cette stigmatisation en formant des images selon lesquelles tout Juif était par *nature* un criminel-né grâce à la production d'apparences utilisant des alibis pseudo-scientifiques auxquels tous les Juifs inévitablement devaient répondre. Peu à peu, des gens peu éduqués, et même des gens très cultivés, en vinrent à croire que tout bon citoyen -comme eux-mêmes l'étaient- se devait de mépriser moralement les Juifs. Ils en venaient à voir presque malgré eux dans chaque Juif pris individuellement des éléments repoussants qui finirent très vite par leur faire accepter l'idée de s'en débarrasser par des méthodes empruntant leurs techniques aux abattoirs en vue d'une idée de solution finale. En 1940 le film antisémite : *le Juif éternel* comparant le Juif aux rats y a contribué. Pour faire passer l'idée de meurtres en série sans peser trop sur la conscience allemande, il a suffi de composer une attitude comparable à celle adoptée face aux animaux de boucherie, en institutionalisant un "*boucher*" socialement nécessaire. Les chambres à gaz pour ceux qui en connaissaient l'existence permettaient une mise à mort ressemblant à une opération "*médicalisée*" destinée à extirper ce "*cancer*" de l'humanité qu'aurait été le Juif, selon les théoriciens nazis. Le Juif incarnait la représentation métaphysique du Mal. On commence par des jeux d'images et l'on finit par une sinistre réalité. Comme l'écrit Goldhagen, cela n'a été possible que parce qu' "*un ensemble de croyances donnait du Juif une définition qui appelait à la*

vengeance contre lui en alimentant une haine plus profonde que toutes celles jamais éprouvées par un peuple envers un autre". Il s'agissait comme le montre E. Roudinesco, "*si l'homme est dégénéré...(de) recréer de toutes pièces, une humanité lavée de ses souillures et de son animalité*". Dans cette supercherie intellectuelle produite par certains à l'usage, peu à peu, obligatoire pour tous, on se fonda sur une catégorisation stigmatisée qui le plus souvent n'avait rien à voir avec des spécificités individuelles si bien qu'en dépit de la prétendue scientificité de ces catégories il y a du y avoir bien des "purs" aryens à l'apparence juive et réciproquement bien des Juifs qui ont pu apparaître comme tout à fait conformes à l'Allemand type sans oublier que tel Juif à "l'apparence" juive pouvait fort bien être un individu fort sociable et convenable par ailleurs tandis que tel Allemand à l'apparence bien germanique pouvait bien n'être qu'un pauvre bougre.

En tout cas "l'astuce" a consisté ici comme ailleurs à enfermer l'autre dans ses origines réelles ou supposées, dans une sorte de code identitaire sans liberté ou flexibilité. Dans son livre *Les Juifs, rois de l'époque* (1845) A. Toussenel, qui inspira E. Drumont, identifia -et naturalisa- le Juif au financier, au trafiquant, à l'usurier, au parasite improductif que le Moyen-Age l'obligea à devenir et dans le même élan, il alla jusqu'à dénommer juif, le banquier protestant... Même K. Marx fait du juif "*la hideuse figure du dieu argent*".

De l'intégration acceptée de la représentation de l'ennemi

Beaucoup d'Allemands au début de la mise en place de la persécution, entre les deux guerres, pouvaient penser que ce problème ne concernait pas les gens honnêtes. Si l'Etat s'en occupait ainsi, c'est qu'il n'y a pas de fumée sans feu et pour cela il y a des pompiers et des policiers... Puis ils découvrirent qu'on regardait de travers ceux qui fréquentaient des Juifs. Socialement isolés, ils sdevaient, pour continuer leur vie habituelle, retrouver une "normalité" en cessant de voir leurs amis ou voisins juifs. Le Juif -les Juifs- ainsi stigmatisés devinrent un élément d'une loi de la nature sur laquelle le consensus allait de soi. Il devint inconvenant d'aller contre une "loi naturelle", démontrée par la Science et les perceptions quotidiennes alimentées par la peur et la propagande ambiante. La lâcheté des uns et la terreur des autres, la pression sociale et le désir de se fondre dans l'anonymat des gens "bien", des bonnes âmes, fit le reste.

Un processus semblable pour rendre crédible l'image produite d'un autre, différent et ennemi, s'est déroulé en Afrique du Sud. Il était quasiment impossible à un Blanc modéré et sensé de vouloir peser le pour et le contre en fonction de ses expériences réelles et effectives à l'égard des Noirs. Ou bien on était un sale traite de Blanc "amoureux" des Noirs ou bien on savait tenir sa place en tant que Blanc. Dans ces conditions, élever le moindre doute sur la justesse des positions de la majorité blanche en voulant nuancer éventuellement les distinctions raciales devenait un crime de lèse-majesté. Hors des extrémismes, point de salut...

Si l'on se tourne du côté du Liban, de la Palestine ou de l'ancienne Yougoslavie, on constate que les communautés qui formaient ces sociétés ont pu vivre parfois fort longtemps sans trouble majeur. Des Croates, des Serbes, des Bosniaques s'intermariaient et leurs "différences ethniques" étaient pour eux même des différences issues d'un passé en voie de folklorisation. A la limite, l'appartenance religieuse était peut-être plus prégnante, mais de peu de signification dans la vie quotidienne. Cela était si vrai que beaucoup de futurs belligérents ne se sentaient pas concernés par le problème et surtout pas dans leurs rapports avec des amis, des parents, des voisins d'une vie entière. On a vu combien tout cela a pu changer dans l'espace de quelques mois et combien pouvait monter en force une haine capable de conduire à l'expulsion son voisin ou à la destruction sa maison. Les journalistes ont, à propos du problème yougoslave, parlé comme au Liban, en Palestine ou dans l'ex-URSS de problèmes ethniques. C'est un peu court. Il nous semble en l'occurrence que ce sont les problèmes de la délimitation des nouvelles frontières, des nouveaux

modes d'accès au pouvoir ou à la suprématie économique qui ont reçu une coloration, un alibi ethnique, même là où les différenciations ethniques existantes n'étaient pas auparavant en soi déterminantes. L'argument ethnique a été utilisé pour son pouvoir mobilisateur par les politiciens au profit de leurs stratégies. Ce sont eux qui en ont arbitrairement et un peu malignement, pour d'autres fins que des fins proprement ethniques, augmenté le pouvoir potentiel de destruction auquel se sont laissées prendre, comme souvent, les masses dont la réflexion n'est pas toujours le fort... Ensuite la machine, une fois en route, s'auto-justifie toute seule : si on réussit à faire admettre les frontières ethniques sur le plan territorial, on a alors toutes les bonnes raisons de chasser ou de tuer celui qui n'a pas la bonne couleur pour être là où il était. On comprend que, les siens expulsés, tués ou torturés, on veuille ensuite se venger des "ennemis" ainsi produits. Des différences ethniques réelles et reconnues peuvent ainsi finir par alimenter le contenu de la représentation de l'ennemi : Sarajevo, Hebron ou Jérusalem, même combat. Ce combat manichéen va jusqu'à toucher les voies démocratiques du vote en France si on en croit *Libération* du 17/02/97 qui nous rapporte les propos de C. Mégret après son élection à Vitrolles : "*Le Bien a triomphé du Mal, vive Vitrolles*"...

Faut-il rappeler la même efficace mécanique, non plus entre ethnies, mais entre Etats. Début 1914, Jaurès pensait avoir rendu la guerre impossible par l'internationalisation des intérêts des prolétaires : malgré leur serment, ces derniers furent amenés quelques mois après à se détester cordialement de tranchées à tranchées, en dépit du quant-à-soi de certains et de quelques fraternisations sur le front vite réprimées et jugées tout à fait inconvenantes. C'est le même Jouhaux proclamant le 27 Juillet 1914 "*A bas la guerre*", qui quelques semaines après dans sa *Bataille Syndicaliste* prônait l'Union Sacrée...

Cette stigmatisation de l'Ennemi par le biais de l'esthétique et de l'éthique ne s'est pas limité au monde de l'adulte. Comme le montre S. Audoin-Rougeau (*La guerre des enfants 1914-1948*), toutes les puissances européennes y ont engagé leurs enfants. On pourrait en étendre les modalités à presque tous les types de conflits : quel que soit le pays et son régime, on s'est partout servi des enfants à des fins idéologiques, politiques et religieuses. En 1914-1918, pour nous restreindre à cette guerre, la représentation de l'Allemand, chez nous est celle d'un Boche, d'un Hun, d'un Vandale, d'un Barbare brutal et bestial tandis que la France et ses Alliés sont des chevaliers sans peur ni reproche, défenseur de la civilisation et de la culture. La guerre devient alors pour les petits Français -mais on aurait un versant germanique identique- une croisade où ils ont leur rôle à jouer, ne serait-ce qu'en travaillant bien à l'école et se montrant solidaires des soldats qui eux ont l'âge de les défendre. Cette idée de croisade sera d'ailleurs reprise en 1915 dans une Institution religieuse de Bordeaux où par le biais de la communion et du sacrifice on devait appuyer les initiatives stratégiques de la Somme ou de Verdun. Ce mouvement s'étendit largement. L'Eglise espéra tirer de cette mise en condition mobilisatrice des avantages pour l'avenir tandis que l'économie de guerre -ou des profiteurs de guerre- ne négligea pas, pour le même noble propos, de s'appliquer à produire des brochures scolaires et ludiques sur le même thème ainsi que des jouets "*de guerre*" dont les "*réclames*" des Grands Magasins se voulurent, aux différents Noël, le support patriotique. En 1914, l'Ecole, dès les abécédaires, fut aussi un des lieux privilégiés de diffusion d'une telle idéologie primaire. Les rédactions, l'arithmétique durent conforter la justification du conflit et l'exaltation de nos morts ou blessés en fonction de ces représentations germanophobes, en donnant par exemple à calculer à quelle heure le cuirassier sera à portée de tir d'un paquebot ennemi ou en invitant à exprimer ses émotions devant la tombe d'un soldat mort au combat... Dès 1881 d'ailleurs, s'étaient organisés des "*bataillons scolaires*" dont le regard, comme celui de parents, était fixé sur la ligne bleue des Vosges.

Il n'y a pas que le ceinturon allemand qui appelle Dieu à son secours. Des prières catholiques, bien de chez nous, supplièrent la Vierge de protéger "*nos pères et nos frères combattant pour la France... de nous accorder la victoire, la paix et le retour à la vie chrétienne de toutes les familles*"

françaises ...". On chanta l'héroïsme vrai ou supposé d'enfants ayant participé à repousser physiquement l'ennemi au péril de leur vie tel leur ancêtre républicain : le petit Bara lors des guerres révolutionnaires.

Du héros et du criminel comme vestiges des théories racistes

L'image de l'ennemi dont nous venons de montrer le mode de production, puis de fonctionnement, est le prototype du traitement qu'en d'autres lieux on a fait subir à l'image du héros et du criminel.

Pour beaucoup encore de nos concitoyens, pour certains, de manière spontanée et inconsciente, pour d'autres, de manière plus délibérée, il y aurait un rapport entre l'apparence physique et les réalités psycho-caractérielles. La cupidité du juif, la duplicité de l'arabe, la dissimulation de l'asiatique, et *tutti quanti*, seraient inscrites dans son allure générale tout comme les crimes auxquels s'adonneraient tous ceux qui étaient identifiés par C. Lombroso comme des criminels nés. Dans son *L'Homme Criminel* (1876), à partir de thèses de Gall sur la phrénologie, il prétendit indiquer que les criminels étaient dotés de caractères physiques révélateurs d'une pathologie poussant au crime. Les criminels auraient une capacité crânienne différente, un crâne asymétrique et plat, des circonvolutions cérébrales trop nombreuses, des dégénérescences graisseuses, des atrophies vasculaires et cardiaques. Ils seraient grands avec de longs bras de primates, bruns de peau et de cheveux ils auraient un nez crochu et aquilin, un front fuyant et des arcades sourcilières marquées, etc.... A chaque particularité physique, sans plus d'explication, correspondrait un crime et un criminel. Le délit de sale gueule est ainsi institutionnalisé dès les balbutiements de la psychologie. Ce criminel-né est louche et incarne le sauvage : peu émotif, résistant à la douleur -comme les sorcières du Moyen-Age- peu intelligent : c'est un vrai dégénéré qu'on peut à peine soigner et qu'il vaut mieux "éliminer".

Que certains en soient restés là après les heureux développements ultérieurs de la psychologie fait seulement problème. Tout autant, même si l'on comprend le besoin de caricature et de simplification des auteurs de bandes dessinées, il y a matière à réflexion sur le fait que certains traits physiques -en dehors de toute vérification expérimentale préalable- ne *peuvent pas*, pour des raisons que peut-être l'analyse des profondeurs éclairerait, être attribués à un héros. Ce dernier ne saurait apparaître ventripotent, chauve, avec un long nez et un menton mou. Certes, notre histoire est sans doute pleine de gens considérés à juste titre comme héros sans en avoir le type officiel, mais d'un point de vue imaginaire, il ne saurait en être question, sauf à jouer sur le comique éventuel de cette contradiction. C'est sans doute ce type de raisonnement qui fait que les photos des héros officiels sont un peu partout dans le monde "retouchées" pour la bonne cause. Par ailleurs, il peut être assez difficile de jouer sur les définitions et usages sociaux de ces caractéristiques physiques : à partir de quoi est-on un peu corpulent ou chauve, où se trouve inscrit le modèle idéal? Peut-on croire que la détermination d'un caractère ferme se trouve tout entier, en vérité, dans les angles que l'os d'une mâchoire peut receler, sinon à tomber dans les énoncés de la socio-biologie. Le banquier représenté par Daumier est toujours un *gros* parce que accapareur-né, "*il s'en fourre jusque là*". Ce sera aussi le cas de l'homme des trusts de la France radicale qui en outre se doit de fumer des "*barreaux de chaise*".

Les héros virils -généralement jeunes- se doivent donc d'avoir des traits équilibrés, beaux et fermes ; les héroïnes, d'être belles et gracieuses. Si un héros -comme Fantomas- a des traits légèrement négroïdes pour les nécessités de l'histoire, on s'arrangera pour le reste à ce qu'il ressemble bien à un héros blanc. Non seulement les représentations du héros supposent un certain idéal de beauté, mais relient cette beauté physique à des traits comme l'intelligence, l'énergie, la force morale. Ces traits "moraux" sont souvent dans la production littéraire ou artistique au sens

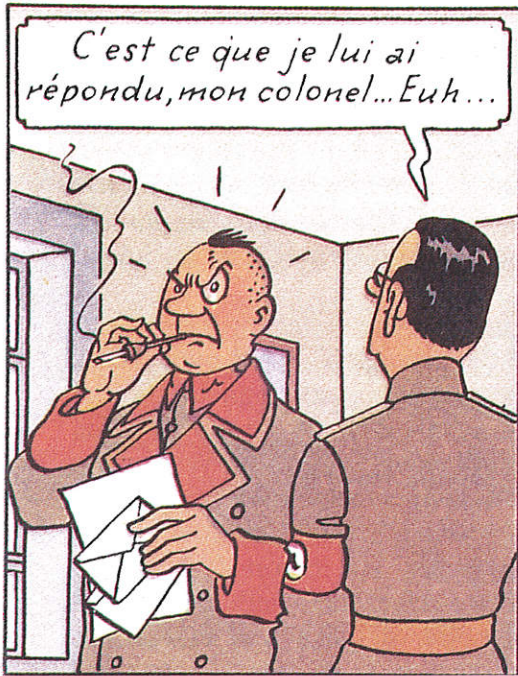
large, ceux qui sont attribués à des beautés de type blanc nord-européen ou nord-américain. Les bandits de toutes espèces ne peuvent avoir qu'un type physique imparfait -du moins selon les canons de beauté en usage dans telle ou telle société-. Autrefois, à des fins sans doute de communication primaire, il était entendu que le visage des condamnés se devait d'être basané et mal rasé. Encore de nos jours des préjugés défavorables sont attribués en première instance à tout ce qui peut évoquer le Napolitain, le Libanais, le Sud-Américain, l'Arabe ou le Mongol, bref le Météque. On devient même sans pitié pour l'ancien P.D.G. qui après quelques jours de garde à vue, en sort le costume trois pièces fripé, le teint hâve et mal rasé : enfin il se révèle tel qu'il était véritablement...

Dès que nous sommes sollicités de prendre part à un conflit domestique ou local, nous sommes fortement enclins à effectuer une première catégorisation de repérage où, à tort ou à raison, on attribuera un critère genre "*bronzé*" à ceux que nous désirons produire comme ennemi, traître, violent et de mauvaise foi. Sans toujours en être conscient, nous développons le stéréotype selon lequel le bon, le vrai français se doit d'être sain de corps et d'esprit, loyal, grand, les yeux et les cheveux clairs ; déjà malgré des siècles d'intégration à la Nation, le languedocien ou le marseillais, à l'accent si typique, peut poser des problèmes au francilien dit de souche ou qui se croit tel... D'un autre côté, nous nous sommes vu personnellement qualifié d'"*estranger*" sur le port de Marseille pour le simple stigmate d'avoir une voiture à la plaque numéralogique étant celle d'un autre département que celui des Bouches du Rhône : il est vrai pour notre "défense" que ces propos provenaient d'un taximan qu'on pouvait avoir tendance à assimiler aux charretiers de l'Ancien Régime, encore un autre stéréotype en fonction... Est-il possible que chacun puisse spontanément se constituer une autre image positive en dehors de ce vers quoi, il tend sympathiquement par ressemblance. Peut-on, et comment, faire place à tous ceux qui, ne répondant pas à 100% aux critères de "francitude", sont pourtant nés en France et participent à leur manière à une image -trop large pour certains- d'une francitude définie dans le cadre du "politiquement correct"? Nous n'avons d'ailleurs en ce domaine aucun monopole, les Grecs n'avaient-ils pas décrété qu'ils étaient les seuls à penser juste et à parler clair, les autres, les Barbares ne pouvaient que dire *bara bara*, ensemble de sons informes et rustres comme ceux de nos Bretons qui ne pouvaient que *baragouiner*. On se souvient des malheureux Béotiens ignares malgré leur Pindare et leur Plutarque. Au café de commerce de l'Histoire tel peuple est fier, tel autre frivole et cela justifie l'ordre établi. Pour Montesquieu, l'Asiatique est serve. Que de violence dans de tels jugements d'exclusion. Entre les mots du mépris et l'usage de la force, le lien est court...

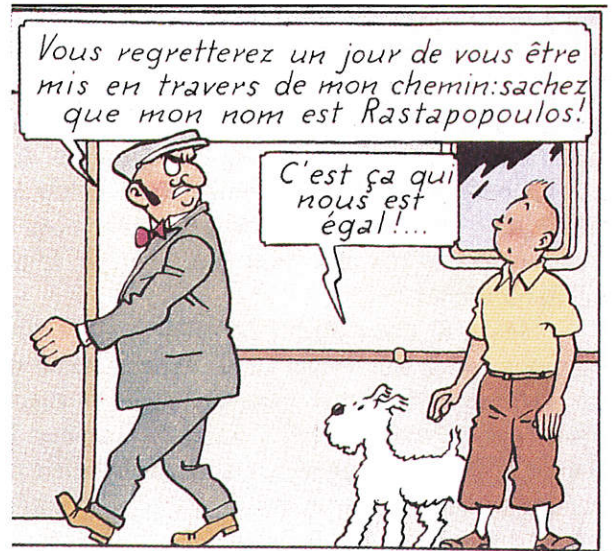
Des petites stigmatisations quotidiennes

Nous ne sommes heureusement pas tous les jours confrontés à la production d'une image efficace de l'Ennemi fondée sur des valeurs fondamentalement différentes. Néanmoins des différences légères peuvent constituer l'amorce d'un "racisme" ordinaire.

A l'époque de la présence de l'OTAN dans notre région, on repérait -en s'en moquant ou en s'en irritant, comme d'une mini invasion- des G.I. qui malgré leur désir de se fondre dans le monde bordelais s'en distinguait aussi bien par leur dégaine que par leurs mâchonnements. Ne se gaussait-on pas, il y a peu, le lundi, à Bordeaux, des ruraux venus à la ville faire leurs courses et dont le pas, la langue n'étaient pas vraiment indigènes! Ceux qui ont cohabité à l'époque de leur venue en France avec des Italiens ou des Espagnols n'ont pas toujours apprécié leurs exubérances intempestives, leurs musiques à des heures indues sans parler des nouvelles odeurs barbares de leur cuisine avant que ces marques ne fussent acceptées et intégrées dans "notre" culture comme l'ont été les merguez, le couscous et les sauces piquantes. Ne parlons pas des Gitans chapardeurs que même les chiens n'apprécient guère et dont les femmes n'ont pas toujours des manières bien



L'affaire Tournesol (Hergé)



Les cigares du pharaon (Hergé)

Bécassine pendant la guerre (Gauthier & Languereau 1916). On trouve dans la même série *Bécassine chez les alliés* (1917) et *Bécassine mobilisée* (1918).



"5) La Cité de l'Avenir"
(Garth)



catholiques pour nous aborder...

Si ces personnes désireuses de paraître français se font néanmoins repérer par l'ethnologue primaire qui sommeille en chacun de nous, qu'en est-il alors à plus forte raison quand, pour divers motifs et souvent des plus honorables, elles désirent porter des habits ou des coiffures de leur pays d'origine. Le port du voile "islamique" a tendance chez nous à être perçu comme une démonstration forcée des valeurs différentes et corrélativement comme un rejet de l'intégration que

par ailleurs on refuse quand elle est demandée. Encore faudrait-il noter toute une hiérarchisation de ces signes : la portugaise qui, à la gare Saint-Jean, porte son baluchon sur la tête ou la maghrébine habillée de sa robe longue de fête et en babouches, choque moins que celle qui porte le sus-dit voile.

Qui, n'en étant pas, ne se retrouverait dans certaines banlieues comme s'il était à l'autre bout du monde, comme certains Parisiens peuvent se sentir mal à l'aise à Barbès, ou certains Bordelais à Bordeaux, à Saint-Michel. Ce sentiment de crainte et de malaise provient d'un manque de confiance et d'ignorance face aux codes qu'il faut y développer. On y est incertain d'être compris et comme pour les amateurs de rillettes déjà cités: tout un monde les sépare... Cette peur locale et gratuite la plupart du temps peut se majorer si on l'étend à un pays, à un continent comme l'Europe ou l'Amérique du Nord où l'on a fort à faire avec l'hispanité...

Ce souci de la différenciation peut aller plus loin puisque des gens tout à fait semblables au départ, peuvent chercher, pour exister pour eux mêmes, à inventer tout un répertoire linguistique, visuel, etc, par lequel ils réclament par exemple leur droit à gérer leur conception de la beauté, - ce répertoire pouvant par ailleurs être tout à fait incompréhensible à ceux qui ne sont pas concernés directement -. Ainsi de l'opposition entre les *Blitzs* et les *Skinhead*. Que dire de l'opposition qui peut se construire entre jeunes - "*branchés*" et vieux - "*croulants*"- ou entre jeunes eux-mêmes. Dans ce dernier milieu, particulièrement vulnérable à une époque de la vie où l'on ne sait pas exactement ni qui l'on n'est, ni qui l'on veut être, on recherche fébrilement son style et à l'intérieur de ce style même, on accentue la spécificité de sa propre image pour "assurer ". Des stratégies identitaires pour parler comme Carmel Camilleri, peuvent ici se développer pour certains audacieux qui veulent à la fois manifester leur appartenance à une classe bien identifiée tout en s'ouvrant à d'autres communautés. Le résultat en est un début d'intégration à de nouvelles catégories sociales et corrélativement un début de rejet ou d'isolation à l'intérieur de sa propre classe initiale. Les violences qui en résultent sont heureusement assez rarement physiques, mais plutôt -est-ce un avantage ?- morales et psychiques comme on peut le voir par exemple dans les stratégies adoptées lors d'un entretien d'embauche ou lors d'un concours de recrutement. L'oeil "avisé "remarquera celui qui s'est fait plus "beau "que nature par exemple, le jeune étudiant issu de milieu modeste lors de son oral d'agrégation ou d'un concours du CNRS qui, malgré ses efforts, n'a pas tout à fait le look "exigé "!

Ces mécanismes en action dans le quotidien et dont on peut à la limite s'accomoder si on a assez de force d'âme ou de grandeur de vue peuvent vite devenir infernaux si les images sur lesquelles ils s'appuient en viennent à symboliser des oppositions censées plus cruciales comme la "race", la "religion", le goût pour les grenouilles ou pour les hérissons...

7) Les voyageurs menacés
(*Le Tour du Monde* 1900).
Les représentations coloniales des rapports Blancs- Noirs tablaient sur l'idée que ces derniers devaient être civilisés mais qu'il y avait cependant des limites à ne pas franchir....



VIII

DES TENANTS ET ABOUTISSANTS D'UNE EXPOSITION SUR L'ESTHETIQUE DE LA VIOLENCE

Il existe des Musées de l'horreur sous des formes populaires ou savantes. Toutefois en dehors de cette "spécialisation", on peut s'étonner que ce dont on se souvient le mieux après la visite d'un Musée quelconque et ce, peut-être, pourquoi on est même guidé en fin de compte vers tel ou tel Musée, est la présence d'objets *réels*, passés ou exotiques, quasiment à portée de main, censés encadrer notre interrogation sur notre destinée, à savoir des objets relatifs à la mort et à la violence ou au sexe. Les momies égyptiennes et les têtes réduites font partie de cet imaginaire en recherche.

Les Musées n'échappent pas, pas plus que le reste du monde social, aux modes. Les Musées d'Ethnographie, entre autres objectifs, veulent donner une image vraie et sympathique de l'altérité sous toutes ses formes. Est-il alors décent, politiquement correct, à une époque où se développe la crainte, justifiée ou non, de l'étranger d'en rajouter muséalement parlant en présentant par exemple une tête réduite attestant d'une certaine occupation et d'une certaine culture dans un certain temps et lieu. Toute exposition se veut pédagogique et pour ce faire, on sait qu'il est difficile d'être toujours nuancé, même en dehors de tout souci élitiste. Peut-être alors est-il trop difficile de traiter d'un tel thème précisément en fonction des implications trop profondes et souvent trop ambiguës de tout un chacun par rapport à la mort, à la violence et à la beauté.



Nouvelle-Guinée. Un coupeur de têtes.

Nouvelle-Guinée : un coupeur de têtes.
(Ch. Maurel : *l'Exotisme colonial*, Laffont)

Il semble que ni une équipe, ni un chercheur seul ne puisse trouver à ce débat une solution facile et définitive. Ce n'est pas d'ailleurs seulement devant des actions muséales que les hommes sont amenés à affronter des dilemmes moraux insolubles. A. Camus évoquait ceux de l'adhésion aux positions de sa mère ou à celles de la justice à propos de l'Algérie. C'était aussi ceux des Croisés ou de toute guerre de religion qui, au nom d'un Dieu bon par définition, conduit le bras séculier à tuer ou à torturer. Il y a une incompatibilité de nature entre la réalité des guerres et des violences et celles des idéaux de beauté, de justice et de vérité au nom desquels on les fomentent. Là où il est difficile, voire impossible à un homme de génie ou à une communauté d'en décider on comprendra que le muséologue - même anthropologue - se sent bien impuissant. Son rôle doit peut-être se borner à évoquer le dilemme, inciter à la réflexion et donner du temps et du matériau à celle-ci. Sur ce thème, nul ne peut prétendre résoudre l'équation pascalienne : comment faire pour que la force soit juste et que la justice soit forte?

On nous excusera alors d'avoir paru provocateur puisqu'une exposition sur les armes et l'esthétique ne

pouvait se réduire à disserter sur de belles armes ou de belles scènes de bataille. Nous avons en fin de compte, chemin faisant, rencontré, non seulement dans les réserves de nos Musées, mais aussi dans les propres "réserves personnelles" de tout un chacun cette fascination des jeux de violence, dont certains peuvent trouver un aboutissant "tempéré" dans des "jeux" sado-masochistes de divers niveaux, de divers contenus, du plus sordide au plus sanctifié du "sacrifice", fascination qui de toutes façons pénètre tous les esprits, même les plus pacifistes et non-violents.

En tant qu'anthropologue et muséologue nous avons jugé de notre devoir de poser les fondements d'une telle réflexion non partisane un tant soit peu critique sans prétendre imposer ni même suggérer une quelconque solution.

Cela dit, nous avons conscience que bien d'autres aspects auraient pu, auraient du être évoqués, dont le traitement aurait été délicat même dans le cadre d'une exposition disposant de plus de moyens intellectuels et financiers que celle modeste que nous présentons au musée de l'Université Victor Segalen. On aurait pu par exemple s'interroger sur les variations culturelles des discours sur la violence et la beauté. Il n'est pas évident en effet que les hommes de tous temps et tous lieux aient eu tous la même réponse que la nôtre. Nous sommes, dans nos pensées et sentiments, déterminés en grande partie par nos conditions de vie, ce qui fait que le mot pain n'a pas le même sens pour un boulanger, un affamé, et un pourvu, et que les uns et les autres en ont donc des conceptions presque hermétiques...

En dépit des affirmations aristotéliennes ou structuralistes sur la présence d'universaux, peut-on dire qu'une langue est toujours parfaitement comprise par celui qui l'écoute et même par celui qui la parle? Ce qui est certain pour un anthropologue social, c'est que les idéaux produits par chaque société dirigent en fait les pensées et les émotions de ses membres et les structurent. Nous ne savons pas toujours adéquatement ce que nous faisons et disons sur le plan de la conscience pure et simple. Nous avons seulement voulu attirer l'attention ici sur le fait que la beauté et les jugements esthétiques peuvent être utilisés, voire manipulés, pour diriger notre affectivité et nos comportements afférents. Dans une telle perspective, il n'est peut-être pas indécent de suggérer la "normalité" d'une chasse aux têtes en Amérique du Sud ainsi que d'autres formes de "normalités" prises par la violence, qui pour être plus symboliques n'en sont pas moins insupportables : le chômage, la fracture sociale, les pressions économiques, les harcèlements psychologiques, le terrorisme d'Etat. On pourrait aussi réfléchir à la distinction souvent notée selon laquelle "comprendre" n'est pas "accepter", qu'on peut pardonner mais qu'il faut se souvenir ou encore selon laquelle le juge comprend le crime sans pour autant l'excuser et l'absoudre.

Un autre débat aurait pu se faire autour de l'éventuelle nécessité où l'on se trouve quasiment malgré soi, à titre de fonctionnement "naturel", de devoir diaboliser le criminel, l'ennemi pour être mieux à même de réfuter ses idéologies et ses actions comme on le voit couramment dans le cadre



Exécution de chefs boxers en Chine en 1901 (Photo Sygma, L'illustration)

Rome, l'Afrique, l'Europe ont connu la décollation. Elle fut encore employée au Yémen en 1962. En Chine, on décapitait *debout* ceux qui avaient été reçus par l'Empereur, les autres l'étaient à genoux. Dans certains cas, on décollait la tête en la sciant auparavant avec une épée pour augmenter la souffrance.



Ecolière palestinienne fuyant le tir des soldats israéliens lors d'une manifestation suite à la mort d'un arabe tué par un colon (Photo A.F.P.)



Enfant rwandais près de Kigali dans un camp de réfugiés (Photo A.F.P.)



Fillette bosniaque tuée par grenade à Sarajevo (Photo A.F.P.)

"journalistique" par exemple de certains débats télévisés où en dépit -ou à cause- de l'animateur, les jeux sont faits dès le départ et où le vaincu est toujours le mauvais, le méchant... N'est-il donc pas possible d'être là encore juste, efficace et "vrai" en ne retirant pas à "l'infâme" toute trace d'humanité pour mieux l'abattre. Dans le cas contraire, que valent alors notre normalité et notre justice?

Le chasseur de têtes amérindien -faut-il rappeler ici qu'il en existe chez nous et de bien plus cruels- n'étaient pas des marginaux dans leur société : est-ce une raison pour nous d'accepter leur comportement ? Faut-il les combattre et avec quels armes pour ne pas devenir pire qu'eux au nom de notre Culture ? Comment admettre qu'en ces hommes -ici ou là-, car ce sont des hommes enfin de compte et nos semblables, sinon nos frères, se trouve inscrite cette possibilité de considérer une telle chasse comme normale et même valorisante d'un point de vue moral. Comment admettre qu'ils n'en sont pas disqualifiés et ne cessent pas d'appartenir à l'humanité pour autant ? Comment considérer alors la vaillance militaire occidentale que déclinent et détaillent par des médailles sur la poitrine des héros ou par des bombes peintes sur le fuselage des avions au retour des "missions", les "exactions" dont les uns et les autres ont été les auteurs ou les supports ?

En guise de pseudo-conclusion

On l'aura remarqué, l'homme est un animal qui aime à jongler avec les valeurs, -non pas sans danger et ambiguïté parfois-.

Certes notre position non-interventionniste pourra être interprétée vue comme hypocrite, au nom d'une morale pure et dure. Comprendre n'est pas tolérer, sauf à une époque où le relativisme des morales et des moralistes s'affirme et où comme disait Pascal la vraie morale -mais où est-elle?- se moque de la morale. Nos bouches dénoncent les guerres, mais nos yeux dévorent les livres de guerre, visionnent à satiété des films où diverses violences s'expriment. Dans notre propre culture, combien d'individus, par ailleurs fort estimables, se passionnent pour la philosophie et l'exercice du combat à arme blanche dans la tradition japonaise et dissertent abondamment sur le fameux coup en diagonale destiné à pourfendre son ennemi ou à décapiter un condamné à mort, sur le fait que l'âme du samouraï repose dans son sabre et que ce dernier ne doit pas être remis au fourreau avant que d'être ensanglanté, sur la suprématie de l'âme sur le corps chez un authentique héros japonais. De telles translittérations culturelles qui ont parfois le don de nous surprendre sont relativement communes.

On peut "penser "que si l'éloignement dans le temps et l'espace nous aide à accepter ces emprunts il sera peut-être "jugé "divertissant ou intellectuellement "intéressant ", dans les civilisations à venir, de mimer la crémation des Juifs...N'est-ce pas aux Philipinnes qu'on "joue "la Passion du Christ en cruxifiant pour "de vrai "des volontaires idéologiquement dirigés... Nous revenons alors sur ce thème déjà évoqué de la difficile frontière à établir entre réalité et virtualité, entre imagination et réalisation dont on ne peut croire qu'elles soient dans le même domaine. L'enfant habitué "au cinéma "à voir tomber des hommes tués par des armes, ne "croit pas "que l'arme bien réelle qu'il manipule par hasard ou accident est bien capable de tirer pour de "bon ", s'il appuie par "jeu "sur la détente. Il nous faudrait donc tout en maintenant nos droits à manipuler l'inévitable violence en nous sur le plan de l'imaginaire pour la désamorcer, l'abrégier, en repousser par une pédagogie critique bien pensée et une pratique politicienne moins hypocrite, les frontières infranchissables le plus loin possible pour ceux qui veulent rester des hommes. Quand la tuerie n'est qu'un vaudeville ou jeux de tragédiens sur scène, rions et émouvons nous. Mais rions et émouvons nous en ayant présent à l'esprit que nous sommes en fin de compte responsables de leurs ultimes significations et que nous avons à être vigilants devant ce qui peut si vite s'enflammer pour de bon. Pensons aux genres de réalité que les jeux peuvent refléter et induire.

C'est pourquoi si nous avons introduit notre exposition par le *Rêve de Détaille* nous nous sommes permis de la refermer par ces photos - sans doute malséantes, mais bien réelles d'enfants touchés par la guerre.

BIBLIOGRAPHIE

- **APOLLINAIRE G.**
Ombre de mon amour, Genève, P. Cailler, 1947.
Calligrammes Gallimard, 1966.
- **ARENDT Hanna**
Le système totalitaire - Seuil, coll. Points, 1972.
- **ARIES P.**
La caricature antimilitariste, *Ethnologie Française* 1996 -3.
- **AUDOIN-ROUZEAU S.**
La guerre des enfants (1914-1918) - A. Colin 1993.
- **BALANDIER Georges**
"La violence et la guerre : une anthropologie " *Revue Internationale des Sciences Sociales*, 1986 - 110- pp.533-545.
- **BARROIS Claude**
Psychanalyse du guerrier - Hachette pluriel, 1993.
- **BARTHELEMY M.**
1914-1918. *Mémoires d'une "gueule cassée "*.Nevers, imprimerie de la Nièvre , 1930.
- **BAZIN Jean & TERRAY Emmanuel** (dirs)
Guerres de lignages et guerres d'Etats en Afrique - Paris - Editions des Archives Contemporaines, 1982.
- **BLANCHARD Pascal** (sous la direction de)
L'Autre et nous - Achac/Syro , 1996.
- **BEC Pierre**
Nouvelle Anthologie de la Lyrique occitane du Moyen-âge (Textes avec traduction introduction et notes)- Aubarel, 1970.
- **BUSHMAN Brod J. & STACK Angela D.**
Forbidden fruit versus tainted fruit : effects of warning labels on attraction to television violence.
In *Journal of experimental psychology* - sept 1996 -3.
- **CAMILLERI Carmel**
- Identité et gestion de la disparité culturelle : Essai d'une typologie in *Stratégies identitaires* - collectif - PUF, 1990.
- *Différences et cultures en Europe* - Editions du Conseil de l'Europe, 1995.
- **CHAGNON N.**
Yanomö, the Fierce People, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1968.
- **CHALIARD Gérard**
Anthologie mondiale de la stratégie, Bouquins -Laffont, 1990.
- **CLASTRES Pierre**
"Archéologie de la violence : la guerre dans les sociétés primitives ", in *Recherches d'anthropologie politique* - Paris - Editions du Seuil 1980 - pp.171-207.
- **CLAUSEWITZ (von), Carl**
De la Guerre - Paris - Editions de Minuit 1853 - 1955.
- **CONTAMINE Philippe**
La guerre au Moyen-Age - PUF 1980.
- **CORVISIER A. , JACQUART J.**
Les Malheurs de la guerre Tome I, De la guerre ancienne à la guerre réglée, CTHS, 1996.
- **CREPON Marc**
Les géographies de l'esprit - Payot 1996
- **DAGUILLON Jean** (Lieutenant)
Le sol est fait de nos morts. Carnets de guerre (1915-1918) - Paris - Nouvelles Editions Latines, 1987.

- **DAVIE Maurice**
La guerre dans les sociétés primitives - Paris -Payot - 1931, 1929.
- **DELAPORTE Sophie**
Les gueules cassées, Noesis, 1996.
- **DESBOIS E.**
 - Grand-guignol : Blessés et mutilés de la Grande Guerre , *Terrain* n°18 - Mars 1992 - p.61-71.
 - Vivement la guerre qu'on se tue, *Terrain* n°19 - oct.1992 - p.65-80.
 - "Paroles de soldats, entre images et écrits ", *Mots*, n°24, pp.37-53, 1990 b .
- **DESCOLA, Philippe & IZARD Michel**
article "guerre "in Bonte, P.& Izard, M.(dirs.) *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'Anthropologie* - Paris - P.U.F. - pp.313-316, 1991.
- **ERACLE J**
Civilisation des Samourai - Pruilhi, Verluccha, Ivrea, 1981 - (Musée d'Ethnographie de Genève).
- **GALTIER-BOISSIERE J.**
 - Les mystères de la guerre, *Le Crapouillot*, 1931.
 - Histoire de la guerre, t.3, *Le Crapouillot*, 1931.
- **GOLHAGEN Daniel Jonah**
Les bourreaux volontaires d'Hitler : Les Allemands ordinaires et l'Holocauste - Seuil, 1996.
- **HADAS-LEBEL Mireille**
Massada, Histoire et Symbole - Albin Michel, 1995.
- **HARTOG François**
 - *Mémoire d'Ulysse, récits sur les frontières en Grèce ancienne* - Gallimard, 1996.
 - *Le Miroir d'Hérodote : essai sur la représentation de l'Autre* - Gallimard (1980), 1991 .
- **HERITIER F.**
De la violence Odile Jacob, 1996.
- **KEEGAN J. :**
Histoire de la guerre, du néolithique à la guerre du Golfe - Dagorno, 1996.
- **LEACH Edmond**
La nature de la guerre in *Unité de L'Homme et autres essais*, Gallimard, 1980.
- **MALINOWSKI B.**
"The Deadly Issue ", *The Atlantic*, vol.156, 1936a : 659-669.

"Culture as Determinant of Behavior ", in E.D. Adrian et al. (eds), *Factors Determining Human Behavior*, Cambridge, Mass., 1937 : 133-168. Repris dans B.Malinowski, *Sex, Culture and Myth*, Londres, Rupert Hart-Davis, 1963 : 167-195.

"An Anthropological Analysis of War", *The American Journal of Sociology*, vol.46, 1941a : 521-550.
Repris dans B.Malinowski, *Magic, Science, and Religion and Other Essays*, Boston, Beacon Press, 1948 : 277-309.

"War : Past, Present, Future "in J.D. Clarkson & T.C. Cochran (eds), *War as a Social Institution : the Historian's Perspective*, New-York, Columbia University Press, 1941b : 21-31.
- **MASSON P.**
L'homme en guerre (1901-2001) De la Marne à Sarajevo, Collection l' Art de la guerre - Ed. Du Rocher, 1997.
- **MEYER J.**
La vie quotidienne des soldats pendant la Grande Guerre - Paris - Hachette, 1966.
- **MOMIGLIANO Arnaldo**
Sagesses barbares. Les limites de l'hellenisation - Gallimard, 1991.
- **PAVEAU M.A**
Le langage des militaires. Eléments pour une ethno-linguistique de l'Armée de Terre Française, Thèse d'Etat, Paris IV, 1994.
- **RIBOUILLAUT Claude**
La musique au fusil avec les poilus de la Grand Guerre Ed. du Rouergue, 1997.

- **ROUDINESCO Elisabeth**
La Bataille de cent ans, Histoire de la psychanalyse en France - Seuil, 1986.
- **SNORRE**
Kongesagaer Gyldendal, 1970.
- **STADEN Hans**
Nus, féroces et anthropophages - Paris - A.M. Métailié - 1979, (1557).
- **THIEBLEMONT A**
 - Les traditions dans les Armées : le jeu de la contestation et de la conformité in *Pouvoirs* n°38, 1985.
 - Les formes visuelles et publiques du paraître militaire dans *Culture et logique militaire* (sous la direction de Thiéblemont A) (à paraître).
- **VIAUT A.**
Au sujet de Lou Mayrou Medouquin : Poème gascon anonyme du XVIIème siècle - in *Garona*, 1980.
- **ZAHAN D.**
Les drapeaux et leurs symboles, (Institut d'Ethnologie Université des Sciences Humaines)- Strasbourg , 1993.
- *L'Algérie romantique des officiers de l'Armée française 1830-1837* Présentation I. BRULLER
Service Historique de l'Armée de Terre, 1994.
- *La liberté en Italie vue par les artistes du Dépôt de la guerre 1796-1797*
Présentation de I. BRULLER , Ch. BENOIT, F. FRASCO Service Historique de l'Armée de Terre , 1996.